U d'/of OTTAWA
39003003497855

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lesrcitsdenaza00demo

LES

RÉCITS DE NAZARETH

BRUXELLES, P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI

EUGÈNE DEMOLDER

LES

Récits de Nazareth

BRUXELLES

CHARLES VOS, ÉDITEUR

—

1893

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2607
.E4R4
1893

AU

Très Cher Maître

EDMOND PICARD

Le Soir de la Nativité

A M. et Mme Léopold Courouble.

« Noël! Noël! Noël!

— Tout est d'or aujourd'hui!

— Quel soir de neige! »

Et le soleil tombe magnifiquement dans le jardin blanc du paysage d'hiver.

« On avait patiné toute la journée. La nuit venue, une étoile étrange s'est montrée! »

Les femmes de Nazareth, aux aguets des miracles, chuchotent ainsi à leurs portes, par cette belle vesprée de Noël qui couronne d'or, de roses, de jasmins, un jour clair comme une âme.

« Et avez-vous entendu, la nuit passée, chère voisine, comme le coup de minuit a sonné?

— Oui, et j'ai vu les bateliers hisser leurs pavillons au grand mât.

— Et avez-vous ouï, chère voisine, passer des pâtres avec des clochettes?

— Il est aussi passé des musiques.

— Des musiques?

— Des musiques bien douces et qui venaient de bien loin!

— Ah! vous avez rêvé! »

Les lumières qui lèvent leurs paupières aux fenêtres de Nazareth sont pures sur la neige, ainsi que des ostensoirs parmi des nappes d'autel. Les traînes que laisse le crépuscule à l'horizon sont des traînes d'anges plongeant leur chevelure de vermeil dans un ciel immaculé de neige, et les villages lointains ont l'air de planer dans une lumière de roses.

La ville et le pays se sont vêtus d'une robe candide, donnée par le firmament.

Les corbeaux, aujourd'hui, ne viennent pas voler près des tours que la neige ourle d'hermine : ce sont des colombes

qui passent; le soir caresse leur poitrine aérienne.

« Noël! Noël! Noël! »

Ainsi les enfants chantent en rond autour de feux, sur le sol blanchi, et ces foyers clairs sont des encensoirs incendiés jetés à travers la cité. Les petites voix enfantines bondissent dans le gel comme des carillons de grelots d'argent. Quelle joie fraternelle dans ces rondes qui tournent et tournent comme des rouets de vieille légende! Et que les tendres marmots sont naïfs, avec leurs lourds bijoux de fête et leurs yeux couleur de pervenche fixés sur les flammes; ils chantent :

« Noël! Noël! Noël! »

Des rondes tournent ainsi par toute la ville, près des ancres du port, sous les pignons des monuments, qu'elles enguirlandent d'une floraison magique, au pied du beffroi, qui laisse tomber sur elle les sons d'heures adoucies. On voit des pauvres qui reviennent de la forêt avec des sapins entiers sur l'épaule.

Car bientôt il faudra que les enfants rentrent et commencent près des âtres

leurs danses mystérieuses et bariolées de grâce, et fassent résonner leurs voix si bienheureuses ce soir. La nuit descend par les montagnes de neige qui s'enténèbrent. Voyez! Le soleil va s'éteindre dans une mer blanche qu'il irradie, et la province a l'air d'une poitrine saignante de pélican extatique comme on en voit brodés sur les chasubles des messes somptueuses.

Aussi les lumières se font-elles plus nombreuses à Nazareth, les étals de Noël flambent au rez des rues, projetant des galettes de lueur aux marmots qui gambadent et aux marchands qui agitent des cloches le long des façades, sur les pierreries desquelles le soir épand son dernier songe.

*
* *

Maintenant, aux foyers retentit l'enthousiaste incendie des bûches. Dans les salons gaufrés de cuirs, sous les poutres armoriées de pourpre et qu'éclairent les chandelles, voilà dressés les sapins chargés de friandises, de verroteries et de cires!

Des aïeules, assises au coin des che-

minées, sous leurs coiffes où se nichent des ombres de passé, regardent les rondes qui tournent encore. Elles portent, sur leurs plates poitrines, de superbes bijoux démodés.

Sur les lambris des hôtels riches, tout luisants et aussi enchantés que des murs de cathédrale aux pétards de feux d'artifice, les rondes se développent à l'éclat pailletant des lustres de joie. Et les enfants chantent toujours, faisant vibrer leurs refrains avec des persistances de crin-crin de kermesse, célébrant l'avènement qui verse l'allégresse en leurs petites âmes et fait rayonner leurs yeux doucement, comme des vitraux de chapelles d'où essorent des rayons fleuris et des sons d'orgue argentés. Leurs boucles blondes ballottent sur leurs épaules en quenouillées d'or jeune et ils se regardent avec des sourires aussi frais et rouges que les cerises des beaux jours d'été. Il passe des éclaircies de ciel sur la guirlande matinale de leurs visages, toute vibrante à l'égal d'une corbeille de fleurs assaillie par les guêpes, que simulent les lourds pendants balancés aux

oreilles roses. Leurs souliers mignons ou leurs sabots dorés frappent en cadence les parquets léchés par les reflets des flammes; et les groupes enfantins se trémoussent en des lueurs caressantes et câlines, comme dans un de ces nuages de lumière où les anges tournent au ciel.

*
* *

Enfin, la nuit est tombée, absolument, et toutes les fenêtres de Nazareth se sont éclairées sous un ciel clouté de diamants.

La lune est pure et claire, elle monte au-dessus de la neige nocturne, entre les saules, qui tendent vers elle des bras d'hiver, chargés de frimas.

Le long des pierres solennelles de la cathédrale glissent des cascades de blanche nuitée, pareilles aux grands voiles des fiancées ténébreuses promises aux géants des vieux contes. Les clochetons brillent, sur la soie profonde semée d'astres, en ourlets de vagues phosphoreuses.

Mais Nazareth est toujours éveillée sous ce dôme noir où transparaissent tous les

lis d'argent fleurissant au delà des ténèbres; elle a l'aspect, de loin, d'une flottille de lanternes de Venise accrochée à d'immenses gondoles, voguant sur quelque Adriatique au rêve hivernal.

Les fenêtres scintillent comme des yeux de monstres, mais que les lueurs en sont intimes et plus accortes que de vieux écus au soleil! Elles rendent familiale la majesté de cette nuit. On a laissé flamber les feux au coin des rues, sur la neige, où les lumières font se jouer des arabesques et des abeilles de vermeil sur le velours nuptial que caresse la clarté des ogives.

Des mendiants passent avec des lanternes, par bandes qui entonnent des chansons au seuil des maisons riches. La foule encapuchonnée et frileuse grouille en masse noire dans les boyaux de flamme et de neige des rues et des ruelles; et les gens sont inquiets des mystères qui se sont passés à Bethléem.

Les enfants seuls les connaissent, car on les voit toujours scandant, la main dans la main, avec des enthousiasmes prophétiques de chérubins :

« Noël! Noël! Noël! »

Les commères jabotent encore :

« J'ai vu des dromadaires dans l'obscurité. »

Les églises célèbrent toutes des messes ineffables, qui les font paraître de grandes et merveilleuses boîtes à musique là posées par le ciel.

« Noël! Noël! Noël! »

*
* *

Alors, dans ce décor de lumière et de cantique, sous le ciel resplendissant de nuit, apparut un pâtre extraordinaire qui venait de Bethléem.

On a dit que c'était un ange, tant il était beau, et parce qu'il avait en ses vêtements un éclat singulier, dont il s'était pénétré on ne sait où, et pareil aux parfums que les abeilles apportent à leurs ruches après avoir butiné les fleurs de quels jardins!

Il avait, ainsi que les enfants, une longue et blonde chevelure, sous son chapeau de gardeur de chèvres; sa figure imberbe était aussi séduisante et recueillie que celle d'une princesse amoureuse qui se signe-

rait; il s'appuyait sur un grand bâton cueilli dans la forêt, tandis qu'un manteau saupoudré de givre couvrait ses épaules.

Avec ses gestes de parabole, il évoquait des idées de bergerie lointaine, aux toisons bénies, en des régions mystérieuses d'aube biblique. Quand on regardait ses yeux, il semblait qu'on entendît de la viole et du chalumeau.

Il répondit, d'une harmonieuse voix d'ambre, aux femmes qui le questionnaient:

« Je viens de Bethléem.

— Qu'y a-t-il donc à Bethléem?

— Jésus vient d'y naître. »

Alors les femmes comprirent pourquoi les enfants étaient aussi étrangement joyeux. Elles turent leur bavardage et, comme les mendiants et les bateliers accouraient vers le pâtre avec des yeux curieux et inquiets, afin qu'il éclairât l'énigme de fête qui enveloppait depuis un jour leur cœur d'une nuit d'or, il continua, avec des paroles d'annonciateur :

« Hier, il avait neigé toute la journée sur les plaines qui bordent le Jourdain. J'avais fait rentrer mes troupeaux sous le

chaume, et, dans la chaude mêlée de mes moutons, assis sur un escabeau, je démêlais les toisons et songeais aux tristes choses de l'hiver.

Je m'imaginais, au loin, les collines se couvrant peu à peu d'une froide couverture, et, du coin de mon foyer où j'avais mis bouillir des fèves, je voyais en esprit les bois que j'aime se vêtir lentement d'un silence candide et moelleux. Mes bêtes bêlaient, mon feu crépitait et j'entendais la neige muette s'amonceler sur mon chaume.

Les nuées persistaient à se fondre, étouffant la terre sous leur blanc linceul et, comme les flocons me cachaient le ciel, je pensai aux malheurs des temps, aux guerres passées, aux brebis mortes.

Ainsi je fus le jour entier...

Le soir venu, j'allumai une lampe à huile et je continuai, à sa lueur, à démêler des toisons, tandis que mon chien était couché à mes pieds, — lorsque soudain je vis, par la lucarne, que le ciel était plein d'étoiles.

Alors je regardai l'heure : il était presque minuit.

Pourtant, aucun de mes moutons ne dormait encore; les poules remuaient toujours dans le poulailler voisin; j'entendis dans les villages des coqs claironner leur diane et l'on eût dit plutôt, dans cette nuit insolite, qu'un matin inquiet allait luire.

Moi-même, je me sentais aussi vaillant qu'à l'aurore : les étoiles m'engageaient à sortir; et, ayant ouvert ma porte, j'aperçus sur la plaine des choses extraordinaires.

Partout se levaient des lumières sur la neige; elles avançaient à travers la campagne, nombreuses, faisant de la terre un ciel semé d'astres. Les églises aussi s'éclairaient, dans les lointains. Un bruit argentin tinta à mes oreilles, très suave, un bruit de carillons et de cloches étouffées, presque éteintes : on eût dit qu'elles chantaient dans les rêves d'un enfant.

Alors je sentis tous mes pensers noirs se fondre à l'onction de ce paysage berceur et prophétique, et j'eus conscience qu'il se passait un événement divin.

Minuit sonna à tous les villages et au beffroi de Nazareth.

. . . . . .

J'ai entendu le son des graves bourdons faire résonner leur branle triomphal aux jours de fêtes sacrées. Les clameurs des beffrois aux incendies et aux tempêtes ont assailli mes nuits de terreur. Je me rappelle les cloches sonnant des angelus dans les crépuscules de pourpre, quand je paissais mes brebis au bord de la mer. Et j'entends encore les matines à Nazareth quand monseigneur de Bruges y venait dire la messe.

Mais jamais sonnerie ne frappa mon cœur d'un sentiment aussi profond et jamais ne s'arpégea, à travers la nuit, volée plus aérienne, avec des ailes de sons de harpe et des voix qui venaient d'au delà de l'horizon.

« Ah! ce minuit! Je fus frappé de terreur sacrée et vis des anges passer devant les étoiles. »

L'étrange berger se tut.

Un immobile silence de cloître régnait dans Nazareth, tandis que ses façades avaient conservé leurs masques flamboyants de fête et que les églises lançaient des éblouissements soudains de girandoles.

Les bûchers étaient toujours ardents, et ils semblaient vouloir monter à l'assaut des corniches et des gargouilles auxquelles ils lançaient les défis de leurs sanglants reflets.

Seuls, les enfants chantaient toujours :

« Noël! Noël! Noël! Noël! »

Le pâtre continua bientôt :

« J'ignore pourquoi : je rentrai sous mon chaume et, au tic-tac de ma vieille horloge, qui me parut sonner je ne sais quel hymne, j'allumai ma grosse lanterne de ronde et je descendis le chemin désert qui longe ma cahute; mes brebis me suivirent dans la nuit.

Jamais, même les soirs où je craignais l'orage, ou les matins d'ivresse précurseurs de beaux jours, en voyant les premiers éclairs ou en écoutant les alouettes dans la rosée, je ne quittai mon âtre avec tant d'émotion.

L'air s'était adouci, les étoiles se montraient bienveillantes; et j'aperçus soudain un astre nouveau qui avançait au ciel comme un flambeau porté par quelque main d'archange et qui se dirigeait au-dessus de Bethléem. Il était d'or et arborait un flam-

boyant panache. Mon chien n'aboya pas, comme il a l'habitude d'aboyer à la lune, quand elle émerge des brouillards.

Alors je traversai la plaine, au signe de l'astre pérégrin. Les saules étaient penchés sur les ruisseaux comblés par la neige, mes pas faisaient crier le givre et mon troupeau me suivait aux prairies de ce printemps étrange, éclos au-dessus de la candide nappe du paysage. Les flocons, sur les arbres, paraissaient des fleurs et les jardins aux haies blanches jetaient des parfums de lilas renaissants aux rayons mielleux d'un firmament d'hiver.

J'arrivai à des chaumines qui étaient éclairées. Des femmes et des enfants y faisaient cuire des crêpes et jamais les faïences n'avaient envoyé tel lumineux écho aux clameurs des bûches de bombance.

Bientôt je vis des lanternes qui s'approchaient de moi, et je reconnus des pâtres, des bergers, des laboureurs, qui, eux aussi, allaient à Bethléem par la nuit de Noël.

Les pâtres étaient accompagnés de leurs troupeaux dont les sonnettes tintaient le

long des talus assombris. Les puissantes lanternes, dépendues des poutres des granges, faisaient, sur les cortèges nocturnes, se jouer d'immenses araignées aux pattes de lumière, qui s'accrochaient à des toisons, à des visages réfléchis, à des vêtements d'hiver.

Des vachers en sabots piétinaient la neige et je cheminai à côté des laboureurs dont l'échine était courbée comme un soc hors d'usage. Je vis aussi de solides gars qui venaient du Veurne-Ambacht et qui faisaient ballotter leurs lampes au bout de leur bâton. Je reconnus parmi eux, à son gros ventre, l'aubergiste du *Cygne blanc,* qui avait décroché sa belle lanterne en cuivre. Tous les fermiers et les censiers de Dixmude arrivaient par une grand'route dont les hêtres s'enorgueillissaient d'un blanc halo à travers les ténèbres. Des meuniers arrivaient sur des ânes, laissant leurs moulins seuls sous les étoiles et ils avouaient à voix basse :

« Mon moulin était cette nuit comme une poitrine; j'y ai entendu battre un cœur. »

Et les forestiers, qui venaient des frontières et qu'on reconnaissait à leur air superbe d'abatteurs de chênes, disaient, sous leurs grandes pèlerines :

« La forêt était douce : les rossignols ont chanté dans la neige et nous avons vu des hirondelles. »

Tout à coup, à l'entrée d'un village, nous rencontrons les pêcheurs de Coxyde, montés sur de grands chevaux sans harnais et sans selles et se tenant, à fermes poignées, à la crinière de leurs bêtes, dont les naseaux fumaient. Ils étaient coiffés de grands chapeaux goudronnés, ils marchaient sans lumières et clamaient :

« Ah ! si vous aviez vu le crépuscule sur la mer ! Nous avons traversé les dunes et les prés salés et nous avons encore sa sainte lueur dans nos yeux ! »

J'approchais de Bethléem. L'étrange bruit que faisait cette foule accourue de toute la province ! Il m'a paru que j'entendais, depuis les han ! han ! des chênes abattus dans le Midi jusqu'au murmure de la mer du Nord. Aux lueurs de ces lanternes courant, comme des feux follets, à

travers le pays, le bruit des hautes futaies, le vacarme salin des marées, la chantante pensée des bruyères habitées par les frelons et les grillons, le rythme des fléaux sur les aires, le silence des jardins sous le soleil, le refrain des rouets et la plainte des âtres, et jusqu'au grincement des chariots chargés de lourdes moissons, — oui, tout cela, l'âme de notre patrie éveillée pour moi pendant cette nuit de mystère, souffla à mes oreilles des choses héroïques ou tendres, comme si dans les plis de leurs manteaux les gens qui pèlerinaient vers Bethléem, à la lueur de l'astre étrange, eussent apporté ces essaims de murmures.

On parlait pourtant peu en marchant à travers la neige. Seul, un vieillard dissertait sur l'apparition de l'astre, que les almanachs n'avaient pas annoncée :

« J'ai vu une étoile pareille dans le temps. Mais elle était bien plus loin, bien plus loin dans le ciel. Et puis elle n'était pas aussi jeune. Elle n'était pas aussi jeune. »

Enfin, nous arrivâmes à Bethléem.

Le pâtre se tut encore un instant et la

foule se tint recueillie comme à l'élévation.

Les enfants chantaient :

« Noël! Noël! Noël! Noël! »

Une commère dit à sa voisine :

« Je vous l'avais bien dit! »

Le geste du pâtre, la main levée, avait l'air de vouloir ouvrir le firmament avec une clef magique et les Nazaréens s'attendaient à voir crouler du ciel des nuages d'azur, de rayons, de musiques, lorsque l'apôtre extraordinaire reprit :

« Vous savez que Bethléem est un beau village. Mais au moment de notre arrivée il était revêtu d'un surcroît de beauté.

Les rues étaient encombrées de chariots rustiques dételés sous les murs des auberges. Dans l'intérieur de celles-ci, des charretiers, des paysans, des manants, des bergers causaient, accoudés à des tables. Ils venaient se reposer là, devant des boissons chaudes, en regardant sauter des boudins dans les poêles, des fatigues du gel.

Je vis un magnifique traîneau qui s'était arrêté et d'où un manteau de pourpre bordé de dentelles traînait sur le sol,

tandis qu'un valet retenait la jument attelée au véhicule coupeur de glace et d'air.

Toutes les écuries, toutes les étables étaient ouvertes et l'on voyait, sous les fumées des falots, les croupes des chevaux à qui l'on servait du trèfle dans leurs râteliers. Dans les granges, où dansaient des ombres énormes, des ouvriers jetaient des bottes sur des charrettes et devant la maison du bourgmestre des pauvres vinrent, avec des transparents figurant des étoiles, chanter des refrains annonçant une venue mystique d'enfant divin.

Ils chantaient :

Il est né ! Il est né !
Nos cœurs sont rajeunis !
L'âne, l'âne
Le réchauffe
Dans une crèche d'or !

La vache, la vache
De son haleine
Rosit ses chairs divines !
Il est né ! Il est né !
Nos cœurs sont rajeunis!

L'église était ouverte et tous ses vitraux étaient fleuris de lumière. On y célébrait la

messe de minuit. J'entendis tinter les cloches des enfants de chœur, qui mêlaient leurs voix fraîches à celles des grelots des troupeaux et des attelées parcourant le village.

Bien qu'une grande agitation régnât ainsi à Bethléem, et que toutes les maisons, même les petites chaumières ne possédant qu'un arpent de jardin, fussent toujours éveillées, pourtant, grâce à la neige et sous l'influence d'un événement mystérieux, on parlait à voix basse et le bruit s'étouffait sous les corniches chargées de givre, sous les enseignes des cabarets, dans les ruelles assombries. Les lanternes éparses, qui venaient de la plaine, des dunes, des forêts, et qui avaient traversé les ruisseaux gelés et les haies taciturnes, attendaient, jetant des regards à la foule, et tout le monde était saisi d'un sentiment étrange.

Soudain, à l'extrémité du village, j'aperçus l'étable où est né le Sauveur.

C'est dans une profonde prairie, sur une colline, qu'elle s'élève, pareille à une chapelle. Les murs vont tomber en ruines, et,

par leurs lézardes, ils laissaient filtrer une lumière surnaturelle.

La prairie est immense. Sur son sein blanchi, tous ceux que j'avais rencontrés pèlerinant dans la plaine étaient agenouillés. Ils avaient déposé leurs lanternes à côté d'eux et priaient. Les forestiers égrenaient des chapelets faits de marrons sauvages et d'une croix taillée dans le chêne. Les pêcheurs de Coxyde, descendus de leurs chevaux, baisaient avec ferveur leurs scapulaires, où l'on voit Notre-Dame de Bon-Secours. Ils faisaient ainsi, sous l'astre symbolique planant au-dessus d'eux, des groupes obscurs sur le sol, jusqu'au loin, le long des murs des jardins du village, sous les saulaies, près des rangées de peupliers bornant la prairie. L'air inquiet qu'ils avaient le long des grand'routes avait disparu; le son anxieux de leurs voix s'était fondu en un murmure de prières, aussi doux que la respiration des bruyères au soleil de mai. Plus loin, des troupeaux s'étaient arrêtés, au clair des étoiles, sur les versants d'une côte chargée de perches à houblon en faisceaux

pour l'hiver, et au-dessus de laquelle un moulin décrivait, du signe de ses ailes, une croix hallucinante de frimas et de nuit. Des bergers jouaient du chalumeau, d'une façon suave, comme s'ils eussent voulu réveiller par des sons bénins et tendres quelque agnelet adoré. Près de la colline s'empressaient des esclaves pareils à ceux qu'on voit au marché de Bruges, les jours où s'amarrent les bateaux venus d'Orient; il y avait aussi des dromadaires et des chameaux, autour desquels venaient rôder, d'un air de méfiance, les chiens des pâtres.

Oh! le spectacle divin qui enchanta l'étable délabrée! Jamais, les soirs de fête, aux châteaux des seigneurs, quand on danse en des habits de pourpre, sous les girandoles qui semblent s'animer aux sons des clavecins, je ne vis, par les fenêtres entr'ouvertes aux parfums de la nuit, de magnificence plus suprême.

Je ne songeais plus aux malheurs des temps, aux guerres passées, aux brebis mortes. Je compris pourquoi mes poules restaient éveillées en cette vesprée mémorable, pourquoi j'avais vu les anges passer

devant les étoiles; j'aperçus de quelle source céleste s'épandait le printemps étendu sur toute la région.

Mes yeux s'ouvrirent à des amours plus doux que des roses; ma poitrine devint une cage où j'ouïs chanter, autour de mon cœur, mille oiseaux plus musiciens que des fauvettes et des rossignols; je fus soudain rafraîchi de je ne sais quelle longue soif, et je tressaillis d'une joie saine et forte.

Des vieillards en habits somptueux, pareils à ceux des évêques, se penchaient vers un enfant nouveau-né, brillant comme une aurore. Leurs barbes blanches et leurs fronts ridés leur donnaient des airs de sages et de savants. L'éclat de la crèche, où l'enfant dormait dans de la paille toute dorée, éclairait leurs visages songeurs et faisait resplendir la richesse enjoaillée de leurs poitrines. Le nouveau-né était rose et lumineux au-dessus de lui, perché sur un ratelier, un coq se dressait sur ses ergots, avec enthousiasme, pour annoncer quelque jour inouï.

Cette scène s'éclairait ainsi qu'un vitrail au soleil. Une vache réchauffait de son

haleine le Bambin, dont les cils d'or avaient éteint le regard. Il était nu : une bande de nombril lui captivait le ventre.

La Vierge, radieuse de joie, était assise derrière la crèche, une main près de la paille, comme si elle eût bercé l'enfant. Elle avait l'air bon et tendre ; ses yeux restaient fixés vers son fils, et ses cheveux luisaient de blonds reflets d'épis.

Ah ! mes frères, vous qui avez vu des Joyeuses Entrées dans votre cité, qui avez entendu des trompes sonner au-dessus de votre beffroi et contemplé le vol césarien des oriflammes, vous n'imaginez la gloire qui me prit alors sur ses ailes et m'emporta jusqu'aux cieux !

Je vis des anges superbes, laissant traîner de bleues écharpes à travers le nocturne étincelant de Noël. Ils avaient des visages rayonnants de très jeunes guerriers éblouis par des fleurs. Certains cachaient dans les plis de leurs robes des arabesques de pourpre et d'or. Ils portaient des palmes et, décrivant au-dessus de l'étable magnifiée de lentes et chantantes paraboles, lumineuses comme des

chœurs de voix aurées, ils avaient l'air de veiller à quelque porte d'un paradis descendu dans les prés de la terre.

Mais quelles que fussent leur magnificence ineffable et leur musicale douceur, elles n'approchaient de celles qui enveloppaient en langes de lueur céleste le corps de l'enfant. Toute la mansuétude des bénédictions, toute l'onction des légendes puériles, qui font tourner ces rondes autour de crèches naïves et de sapins fleuris de cires, le charme mol des baisers maternels, les frissons d'avenir au-dessus d'un berceau, — oh ! tous les souvenirs de nos propres Noëls lointains, de nos Saint-Nicolas enfuis à travers les cheminées de neige des chaumines de nos passés — oh ! tout cela, les fleurs des sources riantes de notre vie et le mystère des yeux qui s'ouvrent à la lumière — caressait d'un reflet sublime d'aurore prophétique le Jésus qui s'offrait à l'adoration des bergers et des rois. Bien qu'il y eût des vieillards aux masques d'autocrates africains, et des landgraves dont les barbes argentées et le front hautain annonçaient le despotisme,

qui fussent réunis autour du nouveau-né, pareils à des astronomes fabuleux regardant, surpris et fervents, le lever d'un astre de lys et d'harmonie, pourtant, sous cet or divin, j'entendis la chanson paisible des âtres sans joyaux. Le feu céleste, malgré sa gloire, ne montrait pas plus d'orgueil que le crépitement des bois verts ramassés dans les futaies, et qui réchauffent sous le chaume le sommeil pâle des enfants pauvres. Car il me fit penser aux berceaux fraternels balancés sous les filets séchants des pêcheurs, à ceux que les huttes des forestiers abritent contre la bise, à ceux que recèlent les bergeries...

Un âne allongea le col et prit un peu du blé qui débordait du râtelier. Des vases sertis de pierres précieuses laissaient s'échapper des fumées d'encens. Je vis des personnages illustres rassemblés autour de Jésus. Un pâtre, son chapeau dans la main, vint par-dessus l'épaule de la Vierge contempler le Bambin adorable. Plus loin, près des jardins de Bethléem, des nègres coiffés de turbans, les bras nus, portaient des torches allumées et leurs

yeux sauvages, aux blancs cruels, avaient des tendresses par ce soir conciliant. »

L'ange annonciateur se tut un instant, montra le beffroi de Nazareth illuminé d'on ne sait quel reflet de nuit prodigieuse, et il clama de sa voix d'ambre, malade de la nostalgie du ciel :

« O gens de Nazareth ! Allez à Bethléem ! Allez, et portez en guise d'offrandes et de tresses fleuries vos prières bienheureuses et la simple joie de vos cœurs ! Allez chanter des cantiques, accompagnés du chalumeau des bergers. Allez ! Jésus est né dans une étable ! La plaine de votre province est semée de lumières, car un Dieu y a choisi l'emplacement du Ciel ! Allez ! »

Puis l'ange s'envola et disparut dans la nuit, tandis que les enfants chantaient :

« Noël ! Noël ! Noël ! »

Alors les gens de Nazareth, les bateliers, les mendiants, les commères, et même le bailli, qui avait bu trois flacons de vin d'Auxerre à son repas, allèrent à Bethléem.

Ils y allèrent par la chaussée large et bordée de hêtres puissants, où nichent les ramiers. Ils partirent sans lanterne, car la

lune était pure ! et ils laissèrent leur ville illuminée.

Ils virent que le Jourdain était gelé. Les bateaux de pêche étaient bloqués dans les glaces, et les arbres des rives, couverts de givre, semblaient plongés dans le rêve immobile des hérons.

Les pèlerins cheminèrent silencieusement au milieu des ornières comblées par l'hermine des nuages, près des masures ensevelies sous des manteaux de sainte Catherine.

Derrière eux, chanson de l'horizon, ils entendaient leurs enfants :

« Noël ! Noël ! Noël ! »

Et comme ils approchaient, après une longue marche accomplie avec vigueur, de Bethléem, et que leur âme était aussi attendrie que celle d'une jeune épousée, ils rencontrèrent les Rois Mages qui regagnaient leurs terres.

Ils les regardèrent longtemps.

Car les Trois Rois marchaient lentement sous l'Étoile. En signe d'humilité, ils étaient descendus de leurs cavales, aux selles d'orfroi cloutées de topazes et de

spinelles, — et que des esclaves rouges retenaient par des brides en cordouan.

Derrière eux, s'avançaient des dromadaires chargés de bagages, de malles gonflées d'étoffes précieuses, de manteaux de rechange, et de vases où ils avaient apporté de l'encens et de la myrrhe, à travers cette nuit de Noël, sublime d'éternité.

L'un des Rois venait des pays sibériens : il portait un manteau de loutre ; un autre avait quitté les Asies sultanesques aux minarets d'or : il était tout vêtu de soierie et sa barbe était noire, douce et parfumée. Le troisième était un roi nègre, dont le turban blanc était piqué d'une aigrette, et qui portait un sabre courbe à garde d'ivoire. On devinait que tous les trois régnaient sur des pays sans fin.

Ils étaient escortés de serviteurs opulemment habillés comme eux, mais qui n'avaient pas leur majesté royale, et qui jouaient des instruments suaves.

Une commère de Nazareth dit à sa voisine :

« C'est la musique bien douce que j'entendis la nuit passée ! »

Cet orchestre rythmait la marche des Rois et une lueur rose, qui faisait rougir la neige du sol comme une jeune fille à qui l'on dit des choses d'amour, les éclairait d'un nuage magique.

Ils s'en allaient ainsi raconter à leurs mers de glace, ou à leurs palais aux terrasses de soleil, ou à leurs lacs bouillants étoilés de palmiers, ce qu'ils avaient contemplé à Bethléem. Leur bouche fervente était encore emparadisée du baiser qu'ils avaient cueilli sur le pied de Jésus. Et l'Étoile, au ciel, régnait toujours sur les Rois.

Les gens de Nazareth contemplèrent longtemps la caravane superbe s'éloigner à travers la plaine, et puis, comme ils se remettaient en route pour Bethléem, il leur parut, au-dessus du village élu par le Seigneur, qu'il pleuvait des fleurs parmi les astres. C'étaient des lys comme ils n'en avaient jamais vus, des marguerites plus belles que les étoiles, des roses venant des jardins du soleil et les nénuphars des fleuves du paradis.

Le Baptême d'or

A Henry Maubel.

La barque avançait sur l'onde matinale et les berges ouvraient les calices de leurs fleurs. Des anémones, des marguerites et de chaudes immortelles brodaient au fleuve une bordure de robe impériale reflétée dans le sein de l'onde. D'ailleurs, il faisait une onctueuse lumière sous les grands arbres qui se penchaient sans bruit au-dessus de l'eau.

Saint Jean, vêtu de poils de chameau, une ceinture autour des reins, ramait lentement : le mât sans voile de la barque glissait avec majesté le long des peupliers de la rive.

Près du gouvernail était assis un jeune homme, qui paraissait vêtu de soleil et avait comme une magnifique figure de fée. Il était gracile ainsi qu'une princesse en robe blanche. Ses cheveux étaient d'or et ses grands yeux bleus de vierge, aux cils mélancoliques, buvaient du ciel : au fond d'eux semblaient restés des mirages d'étoiles.

Ce jeune homme était surnaturel. Les arbres, à son passage, soudain s'enrichissaient, à l'égal de colonnes de somptueux reliquaires et leurs branches offraient des pêches de vermeil et des cerises d'escarboucle. Les anémones et les marguerites se diamantaient et leur rosée devenait précieuse. Les poissons appelés au jour jetaient une turbulente orfèvrerie dans l'écume du sillage, cuirassant l'onde d'un éblouissement de vie gemmée et constellée de pourpre et de rubis. Comme les vaisseaux de fête, chargés de lumières, caressent de leur rouge féerie les monuments des quais réveillés de leur rêve, ainsi la barque, glissant sous le poids de son mystère, laissait, à chaque coup de rames,

tomber de grandes et mirifiques ailes de transfiguration mystique sur les berges magnifiées.

Le jeune homme était silencieux et sa main de clarté était posée sur le bois noir de la barque. Au-dessus de son front planait une auréole de feu bénin et blanc qui paraissait la flamme enthousiaste et innocente de sa pensée.

Des cygnes vinrent auprès de lui, brillants souverains des fleuves de soleil : il caressa leur col d'amphore sublime. Et il vint aussi des hirondelles et des mouettes qui décrivirent au-dessus de l'embarcation de souples et chantants signes de croix. Il regarda les mouettes, écoutant leurs cris plus tristes que ceux poussés lors du massacre des Innocents.

Saint Jean ramait toujours dans le cristal fleuri de nénuphars, et son front, vis-à-vis du rayonnant personnage, se couvrait d'étrange clarté, car le soleil levant couronne d'or vierge les vieilles collines où les vignes ont tordu leurs bois enivrants.

D'ailleurs, l'émerveillement se prolongeait au loin dans le paysage, réveillant

des angelus passés et faisant surgir au-dessus des moissons une aurore qu'elles n'avaient pas soupçonnée.

*
* *

La barque s'arrêta dans un estuaire plein de fraîcheur et d'ombre. Il y avait là des saules pleurant les larmes fines de leur feuillage, des chênes dont la tête se baignait dans la lumière rose, des touffes de noisetiers vigoureux, des hêtres, et puis des bouleaux frêles et blancs qui semblaient les damoiselles du bosquet.

Les deux hommes descendirent de la barque, marchèrent dans l'eau, peu profonde à cet endroit. Elle était transparente : le sable du fond se montrait jaune et moelleux. Un rossignol chanta dans les branches.

Le jeune homme laissa glisser un pli de sa robe; son épaule nue parut à l'air radieux.

Les frondaisons s'éclairèrent aussitôt comme des vitraux de cathédrale en une fugue soudaine et merveilleuse d'éblouissements, derrière lesquels planaient des

têtes d'anges. Des feuilles tintèrent en ineffables carillons, et la berge, où venait échouer la vase et où l'herbe poussait drue, se vêtit d'une opulente splendeur d'autel.

Le catéchumène baissa la tête, tandis que saint Jean tirait de dessous la peau de chameau, couvrant son sein aux poils rudes, une grande écaille, qu'il remplit d'eau claire.

Et le saint habitant du désert, mangeur de sauterelles et de miel, versa l'onde, dans ce baptistère de gloire onctueuse et chantante, sur le front du néophyte recueilli, dont les paupières baissées avaient éteint le sade regard, et il dit, d'une voix profonde :

« Je te baptise au nom du Père, du Fils et du saint Esprit. »

Les gouttes pleuvaient sur la chevelure de Jésus aussi limpides que les notes d'une fauvette sur des gerbes d'été. Il en tombait sur ses joues rosissantes, sur son col innocent, et sur son épaule de jeune fille, d'où glissait sa robe de lamprophore. Sous l'ondoiement du chrême adamantin octroyé par le Précurseur, sont front fut rayonnant

et matinal, à l'égal d'une aurore où se joueraient des vols de pélicans ; il joignit les mains et sa bouche murmura des choses mystérieuses et tendres. Puis, quand il releva les paupières, de grands orbes d'or scintillèrent dans ses yeux, des paillettes incendiées d'enthousiasme, et l'âme des anciens prophètes lança à sa prunelle ses magnétiques et résonnants rayons.

Mais les nues s'ouvrirent tout à coup aux yeux de saint Jean, et il vit une mirifique colombe en descendre et il entendit une voix clamer :

« Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection. »

Puis tombèrent des sons câlins de violoncelles, des concerts d'oiseaux, des airs de flûte que modulait l'azur.

*
* *

Déjà le soleil montait à l'horizon et les plantes de la terre épandaient leurs parfums, comme des encensoirs abandonnés dans les plaines.

Au loin, par les sentiers bordés de blés et de coquelicots, à travers la poussière

solaire d'un lever de jour aspergé de rosée, les Judéens arrivaient pour se faire baptiser par saint Jean.

Ainsi qu'aux jours de processions et de pèlerinage, ils étaient porteurs de bannières. Ils dévalaient par le pays et certains venaient de provinces lointaines, car ils étaient fiévreux du voyage et leur démarche paraissait exténuée. Sur leurs turbans, sur leurs feutres, sur leurs manteaux, on voyait la poudre des ornières pénibles et comme le reflet des couchants altérés du désert. Leurs yeux de ferveur, brillant de la soif des chrêmes providentiels, semblaient des lucioles éparses parmi les champs. Ils étaient silencieux et quelques-uns, arrivés au bord du fleuve, se dévêtaient et plongeaient dans l'eau leurs membres las.

A l'horizon, les tours de Nazareth, la cité sainte, s'aigrettaient de lueurs; s'allumait l'aurore de ses châsses de vermeil ouvrées jusqu'aux nues; et, de la ville orfèvrée et mystique, des sons de cloches s'élevaient, vagues annonciateurs de paix; ces béates clameurs de rêve ainsi lancées

par les tourelles, étaient pareilles à des colombes essorant de lointains pigeonniers d'argent.

Tous ces pèlerins s'étonnaient de la merveilleuse figure qui remontait les berges là-bas, radieuse comme une croix processionnelle et semant des reflets d'or sur les roseaux de la rive et jusque sur l'eau taciturne. Comme elle disparaissait et qu'elle leur avait semblé plus bienfaisante que l'onde où leurs pores buvaient des ciels de fraîcheur, ils se demandaient :

« Est-ce lui dont saint Jean nous a dit : Il en vient un après moi, qui est plus puissant que moi, duquel je ne suis pas digne de délier, en me baissant, la courroie des souliers; pour moi, je vous ai baptisé d'eau; mais il vous baptisera du saint Esprit? »

La Fuite en Égypte.

A Georges Eekhoud.

. . . . . .

La nuit, la sainte Famille se reposait dans les auberges.

Les vieilles femmes disaient aux enfants en leur montrant le Bambin Adorable :

« C'est Jésus de Nazareth ! C'est lui que l'étoile a annoncé dans la nuit de Noël ! »

Et c'étaient, autour du foyer, de très douces veillées. On jetait des bûches dans l'âtre, des bûches qui, prodigues de leurs ors, en ces nuits mystérieuses, payaient largement au Seigneur l'écot de leur adoration.

« Dites, les enfants, chantez vos légendes au Christ ! »

Les fèves bouillaient sous la crémaillère et les flammes inquiètes comme des doigts de fiévreux faisaient luire les faïences de la cuisine, où étaient peints en rouge des rossignols naïfs, trillant dans l'écho des sarments enflammés.

« Dites, les enfants, chantez vos légendes au Christ! »

Des routiers, noirs de la poudre des ornières, et dont les chevaux dételés piaffaient et hennissaient dans les écuries, venaient, les yeux blancs de tendresse, contempler l'enfant miraculeux, et des vieilles chauffaient à l'âtre leurs mains sèches, puis elles prenaient dans leurs paumes les pieds de Jésus.

« Dites, les enfants, chantez vos légendes au Christ! »

Alors les enfants invités chantaient leurs légendes d'une voix timide, debout devant l'âtre qui couvrait leurs visages de masques de lumière, leurs bras pendant le long de leurs corps raidis pour bien lancer les phrases de leurs chants.

Ils disaient de très simples histoires de fées et de berceaux et les jouets de leurs

refrains dansaient en ronde dans leurs musiques. Ils étaient graves comme des anges, les beaux anges au cœur enfantin qui forment le cantique des crêches illuminées. Leurs chansons étaient limpides comme les sources qui sortent de la terre et les voix s'élançaient inhabiles, ainsi que les oisillons qui quittent leur nichée.

Et la grand'mère, au rouet, leur répétait :

« Dites, les enfants, chantez vos légendes au Christ ! »

Et la quenouillée, tournant aux lumières de l'âtre et caressée par ces chants, faisait songer aux tresses des princesses défuntes.

Mais la grand'mère disait :

« Chantez, mes enfants; quand les rouets de vos âmes fileront des fils amers sous la main noire de la mélancolie, vous serez bien heureux d'avoir chanté pour le Christ ! »

*
* *

Aux approches de minuit, l'hôte conduisait la sainte Famille dans la chambre la plus belle de l'auberge.

C'était une grande salle où l'on avait

remisé les légumes qui séchaient pour l'hiver et où des gousses de poireaux pendaient aux grosses poutres du plafond. Des armes, qui avaient servi au temps des vieilles guerres, étaient accrochées dans des coins obscurs et quelque bonnet de fermière s'entrevoyait dans l'ombre silencieuse que les langues de feu poussées par la lampe à huile avaient peine à réveiller, tant on venait rarement dans ces chambres abandonnées où se condensaient de l'oubli et de la nuit.

« Voilà un berceau pour Jésus ! »

Et Marie se mettait à bercer son fils; puis l'hôte faisait sa prière devant le Dieu enfant et s'esquivait pieds nus pour ne pas faire de bruit, tandis que saint Joseph se couchait sur un sac près de la porte fermée.

. . . . . .

Mais chut ! La lampe s'éteint !

. . . . . .

Quelle est cette lueur ?... C'est Jésus qui sommeille. Le berceau est comme un soleil qui se lèverait dans les rêves d'une toute petite fée bienfaisante, et l'oreiller

est d'or. L'aurore qui s'est montrée à Bethléem reparaît chaque soir quand les cils magiques du Christ retombent sur les chairs douces de ses joues angéliques. Il ne fait donc plus nuit. La traîne lumineuse d'un Dieu sert de voile au berceau. Les choses de la chambre quittent leur froideur, les spectres de l'ombre se sont évanouis; tout chante dans le sommeil du Christ! Son rêve se fait lumière! Et la Vierge qui se penche vers lui, et dont la robe rouge emprunte d'impériales opulences à ce cantique étrange de lueur, et dont les cheveux blonds se lissent à ce jour mystique, a l'air de mirer son cœur maternel et le bienfait de ses yeux caressants dans une rivière de clarté profonde qui passe.

. . . . . .

Chut! La lampe s'éteint!

. . . . . .

A minuit, Marie entend des paroles lointaines :

« Fuyez! Fuyez! Quittez le pays des bruyères! La lune est rousse au-dessus des marais : elle est pareille à de la chair

d'agneau sanglante et strie le couchant d'une lueur de meurtre !

« Fuyez ! Les villages pauvres ont éteint leurs âtres ; le râle des terriens qui sommeillent sonne avec les refrains des crapauds !

« Fuyez sous les croix des moulins à vent, sous les clochers des frustes églises des campines qui tremblent, comme aux jours des jacqueries, mais pour Jésus, leur fils à l'auréole !

« Fuyez ! Les fermes sont muettes sous les étoiles, les chaumes se sont vêtus de crêpes noirs, ainsi que les tambours des armées au jour de deuil des princes !

« Fuyez ! Les bruyères sont ouvertes devant vous. Là-bas, sous la dernière étoile, vous trouverez des prés : et leurs fleurs auront soif d'être foulées par vous, et toutes les bonnes choses de la terre protégeront votre exode !

« Mais fuyez ! Car Hérode est cruel ! Ses soldats portent de grands glaives clairs ; ils s'abattent sur les berceaux et se font donner en guise d'écus des gouttes du sang des enfants !

« Fuyez ! Ils cherchent le petit qui est né dans l'or et la lumière à Bethléem ! Ils fouillent le giron de la vieille Flandre ! Allez et gagnez les dunes ! Là-bas vous trouverez des fruits suaves qui mûriront pour le Christ et vous découvrirez de l'eau lustrale. Ici, il pleut du meurtre sur le sein des mères et Jésus ne peut mourir que sur le Golgotha !

« Fuyez ! Et que la fleur mystique s'épanouisse ! Elle brille dans la nuit. Cachez, Vierge, sous votre manteau couleur de ciel, ces chairs trop lumineuses et trop fragiles ! Passez doucement à travers les haies : le temps des épines n'est pas encore venu.

« Fuyez ! Demandez aux bergers qui passent le chemin qui conduit aux dunes de la mer ! Là-bas les moulins flambent, les villes pleurent au fond de la province et les lueurs des incendies allument des crêtes de colère à l'horizon !

« Fuyez ! Le glaive et la hache ne sont parmi les instruments de la Passion ! »

Ces paroles, chaque soir attendues, semblaient tomber des étoiles, quand soudain

des anges descendirent par l'escalier du grenier.

Ils vinrent s'agenouiller devant Jésus, leurs ailes, plus riches que des roues de paon, miroitant dans les lueurs de leurs robes surnaturelles.

Ils portaient avec eux des instruments de musique, et Jésus leur sourit à travers son sommeil.

Alors, ils murmurèrent de leurs voix aurées :

« Marie, Marie, quand chantera le coq et que l'alouette s'éveillera, Marie, Marie, quand le premier rayon ira aux peupliers, Marie, Marie, prends le petit et t'enfuis à travers la campagne. Et toi, l'Enfant élu, dors en écoutant nos chants. »

Et s'accompagnant sur des harpes et sur des guitares, les anges chantèrent jusqu'à l'aurore des choses profondes.

*
* *

Les personnages sacrés étaient partis de Nazareth par un beau matin de soleil.

Les tours de leur cité, comme les mâts des navires qui voguent vers les terres où

l'on recueille l'encens et l'or, avaient bientôt disparu au fond de la plaine, et celle-ci prodiguait à la sainte Famille ces transparentes haleines des espaces qui traînent ainsi que des filets sur la terre, pour en recueillir les parfums et les joyaux.

Ils virent des soirs citrins au-dessus des bruyères et des aunes. Des soleils superbes éclatèrent comme des lustres de leur fuite. Ils paraissaient partis à la découverte des lointains sonores, où les collines s'argentent et font un collier transparent aux horizons sans fin. Les clochers des plaines leur avaient livré leurs secrets phonétiques et ils surent à quelles mers de moissons et de villages aboutissent les grand'routes aux ormes inondés de lumière.

Bientôt ils arrivèrent aux belles régions des prairies où vivent les marguerites et où les génisses étalent sous les pommiers la bénigne soierie de leurs pelages. Les brebis accouraient et les pâtres qui avaient vu la sainte Famille à Bethléem et dont les âmes avaient depuis ce temps reçu une empreinte mystique, comme les masses

d'or fondues pour les tabernacles, vinrent offrir du lait dans des cruches et des fruits dans des corbeilles.

Ils disaient :

« Jésus! Jésus! Jésus! qui es né dans nos prés! Et toi, Vierge blonde! nourrissez-vous de ces fruits, de ce lait, afin que votre chair nous devienne patriale! »

Ils apportaient des poires, des cerises, des groseilles et des melons, dont les parfums semblaient avoir condensé l'odeur subtile du soleil au long des plants fleuris.

La Vierge aux yeux bleus leur souriait alors, et il y eut ainsi des soirs pieux, tandis que l'angelus chantait dans les lointains des Flandres. La nuit déjà s'insinuait dans l'épaisseur des haies, pendant que les derniers rayons, pareils à des flèches piquant le vol d'aigles immenses, arrêtaient les moulins qui fauchent les ciels.

On entendait le bruit des cloches des troupeaux, l'adoration enmerveillait encore le paysage, les vachers accouraient, laissant leur bétail à la garde des chiens, et les enfants anxieux sortaient des jardins rustiques pour voir le Christ.

*
* *

Une vieille avait dit à Joseph, alors qu'ils quittaient Nazareth :

« L'ange qui tantôt planait près du clocher vous a donné l'ordre de fuir avec Jésus. Écoutez, je sais l'avenir : évitez les tours où sur les drapeaux flotte l'aigle d'Hérode ! »

Mais saint Joseph songeait au soir sublime de la nativité. Il revoyait les mages apportant des parfums au milieu de ténèbres enchantées. Les hautes encolures des dromadaires s'élevaient dans un ciel éclatant de Noël et les mains se joignaient à la lueur des torches.

Aujourd'hui, il faut fuir !

Et l'angoisse des âtres qu'on abandonne saisit le cœur de saint Joseph.

Il s'imagina là-bas son établi solitaire et il entendit l'intime chanson du soleil dans la poussière muette de son atelier. La crémaillère, toute noire encore des chaudes fumées des repas familiaux, pendait silencieuse, comme un archet au-dessus d'un violon sans âme, sur les cendres refroidies

du foyer. La vieille horloge à oiseaux de paradis, fabriquée à Fleurus, sonnait encore les heures du ménage, mais qu'elle était seule, pareille à une cloche de pèlerin égaré! Bientôt, n'ayant pour voisins que les meubles immobiles, elle se tairait, et ses derniers tic-tac seraient tels que les gestes falots des têtes des fauvettes quand elles meurent dans une cage abandonnée.

Mais il faut se résigner aux ordres du Seigneur, qu'ils soient apportés dans le bec suave des ramiers ou qu'ils soient édictés par les ailes déployées des aigles.

Se répétant ces choses très chrétiennes, le père nourricier allait par les sentiers, une scie sur l'épaule et songeur dans sa barbe grise. Un large chapeau tressé dans la paille abritait son franc regard de vieux manouvrier; le soir, il portait une lanterne dont la lueur tombait sur les marguerites des chemins.

*
* *

Ils allèrent ainsi le long des canaux, traversant les ponts aux écluses, et rencontrant les haleurs fatigués sur les bords

de l'eau où les roseaux fleurissaient, et s'aiguisaient en feuilles pareilles à de verts poignards.

En les voyant arriver de loin, les bateliers nonchalants hissaient leurs pavillons au mât de leur bateau, et leurs bateaux passaient, avec des rideaux blancs et des géraniums à la fenêtre des cabines, — tandis que les mariniers s'agenouillaient sur le pont goudronné.

Tout près de là, un moulin grinçait et les meuniers grimpaient aux échelles, porteurs de sacs de farine, et le moulin paraissait faire de gigantesques signes aux lointains pour leur annoncer la venue du Seigneur : ses ailes affichaient de tragiques gestes de crucifiements.

Parfois, dans les zénith immenses des bleus espaces, pâle bijou sur la soie séraphique de bannières infinies, un ange blanc qui veillait apparaissait un instant, puis se cachait dans l'azur ainsi que les oiseaux qui disparaissent au cœur des forêts.

*
* *

Ils allèrent ainsi le long des rivières où

les papillons se jouent à fleur de l'eau, avec l'indulgence mélancolique des saules qui s'argentent.

Des chardonnerets voletaient autour d'eux, dans la grande et libre cage que formaient des rangs de peupliers et d'ormes, et les chaumines se montraient avenantes, derrière les grands tournesols qui marquaient les heures de la fuite.

Mais les saules semblaient se préparer à des fêtes funestes !

*
* *

Ils allèrent ainsi à travers des villages. Les horloges tictaquaient sonores dans les maisons aux volets verts.

Des femmes tricotaient dans la lumière familiale des chambres, où ils entrevirent de grandes armoires avec des porcelaines alignées.

En souvenir de la Nativité, des auberges avaient adopté pour enseigne : *Aux Trois Rois,* et l'on voyait sur les façades blanchies s'enluminer les souverains de Noël couronnés d'or.

On entendait les forges en travail, le

bourdonnement des ruches, les battements d'ailes des pigeons dont les volées passaient dans le bain de vibrant soleil qui inondait les toits.

Dans les fermes, sur les fumiers jaunes et riches comme des couronnes de rois écrasées, les poules picoraient les grains d'avoine. Et hautains à l'égal d'oiseaux héraldiques, la crête sanglante et victorieuse, les coqs lançaient des fanfares inouïes en apercevant la sainte Famille.

A leur appel, des commères paraissaient aux portes :

« C'est la sainte Famillle qui passe ! La Vierge est assise sur l'âne, et voilà le petit Jésus !

— Ils fuient Nazareth !

— Ils s'éloignent des États d'Hérode ! »

Un vieux disait :

« Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai rêvé cette nuit de sang sur les berceaux ! J'ai rêvé cette nuit d'hommes d'armes et de varlets d'armée ! J'ai rêvé cette nuit de mères dont le sein était lacéré par des poignards ! »

Les femmes s'agenouillaient sur leur

seuil, comme lorsque passe le saint Viatique que l'on porte aux mourants, — tandis que de grands paons, qui paraissaient descendre du soleil tant ils étaient merveilleux, avec le fracas de leurs plumes ocellées d'or et d'émeraudes, s'abattaient autour de l'âne avec d'impériales allures.

*
* *

Après avoir foulé le tapis des prairies, après avoir traversé les sentiers qui serpentent au milieu des moissons, après avoir passé sous l'horloge au cadran d'or de maint clocher et longé les murs aux moellons noirs de maint cimetière rustique, — ils entrèrent aussi dans des bois.

Les oiseaux leur organisaient des concerts magnifiques. Des rossignols rouges et étranges qu'on eût dit des voix d'anges envolées, et des fauvettes irisées qui s'étaient teintes à des arcs-en-ciel, venaient miraculeusement sautiller dans les rameaux qu'ils enchantaient et doraient en trillant. Les tourterelles et les ramiers décrivaient de grands cercles au-dessus des cimes des arbres. Tous les corbeaux s'étaient envolés,

— mais il était venu des hirondelles toutes blanches qui rasaient la surface des étangs des clairières, le long des vieux troncs immobiles et roux, pareils aux rois des légendes coiffés d'indomptables casques, mordus par le sang des batailles.

Les sapinées exhalaient des odeurs d'encens, et le souffle silencieux des cathédrales passait entre leurs fûts. Les pommes des pins scintillaient, et l'on eût dit que des arbres de Noël avaient été plantés parmi la Flandre pour fêter la fuite du Seigneur.

Des cerfs bramaient dans les lointains, et comme le soir tombait, une forestière vint aux saints personnages pour leur dire:

« Je suis la bûcheronne de la hutte qui fume là-bas sur ce coteau planté de chênes! Venez bénir mon âtre : mon chaume cette nuit sera aussi glorieux que le ciel. »

Et ils suivirent dans le crépuscule la femme qui avait dit ces mots.

Mais tous les oiseaux merveilleux s'élancèrent aussitôt à tire d'ailes vers le toit choisi par le Christ. On eût dit la pluie des magiques œufs de Pâques que les cloches de Rome jettent au jardin des enfants. Et

ils se mirent à rossignoler si magnifiquement, à roucouler de si splendides sérénades, à faire vibrer dans leurs gosiers magiques des cordes si sublimes que Jésus leur fit un doux signe de sa menotte blanche — et la bûcheronne était pâle comme une qui sent dans son cœur germer des choses qui ne sont plus de la terre, car elle avait très bien vu qu'une des tourterelles laissait perler du sang sur la poitrine.

*
* *

Ils arrivèrent un soir aussi près d'un étang sans barques.

Marie dit, en pressant Jésus dans ses bras :

« Que ces ondes sont tristes ! »

En effet, de rares hérons, debout sur une patte jaune et le bec songeur, regardaient le soleil sombrer dans un horizon de mare rancunière et les roseaux étaients prêts à servir de couteaux à de vénéneuses envies ; les eaux se plombaient, et des barres livides striant le couchant arrêtaient l'essor de toute idée de sécurité et de bonheur qui eût voulu jaillir du paysage.

Des canards et des sarcelles prirent leurs envols criards, des crapauds coassaient et de temps en temps un saule pénible virgulait les phrases de détresse de l'horizon.

Mais dès que la Vierge eut parlé, un battement de rames se fit entendre.

Un hibou s'enfuit effaré du creux d'un arbre, et un jeune homme apparut dirigeant vers les bords de l'étang une barque spacieuse au fond de laquelle il avait jeté un tapis de laine blanche.

Ses yeux avaient la pâle mordorure des aunes par les soirs d'avril, quand ils se réveillent au vert persévérant des sapinières, et il dit :

« J'ai vu cet hiver le Christ nouveau-né. Mes pieds ont foulé les neiges de la nuit de Noël. Venez ! »

Et la sainte Famille s'embarqua sur l'étang. Le jeune homme avait au doigt un anneau superbe orné d'une pierre violette, riche comme un bijou épiscopal. Il portait de hautes bottes en cuir mou, une ceinture de chasseur, un col en dentelle. Ses mains sur les rames étaient fines et nerveuses et il

avait jeté son chapeau à plume sur un banc en voyant le Seigneur.

Des sons de cor se firent entendre.

« Ce sont mes fauconniers ! »

Et le soleil ressuscita pour lancer un dernier rayon qui réveilla les saules de leur sommeil gris. Les eaux devinrent diaphanes et les roseaux turent leurs haines.

La barque avançait lentement.

Un castel apparut. De grands lévriers sautaient de joie le long de ses murailles et un héraut vêtu de brocart sonna d'une longue trompe.

Et le ciel restait bleu au-dessus du castel.

Mais répondant aux lévriers blancs bondissant sous les murs des donjons, des chiens de bergers aboyaient lointainement à la mort.

*
* *

Arrivés dans les fermes, souvent, à l'heure de midi, ils s'asseyaient, suivant la coutume, à la table commune aux censiers et aux valets.

Dans les larges plats, au fond desquels

un potier rustique avait modelé des scènes des saintes Écritures, des platées de riz fumaient : c'étaient les encensoirs des tables champêtres, ces autels calés sur le sol battu des grandes cuisines et au-dessus desquels le fermier, avec des onctions sacerdotales, récitait les bénédicités.

« Laissez venir aujourd'hui les enfants à la table ! »

La chaleur magnifiait les moissons et près des vignes, dont les feuilles et les grappes pendaient aux fenêtres, des hirondelles planaient un instant, les ailes folles, puis elles allaient, sur le faîte d'une grange, exprimer, fraîches comme des cascatelles dans les bois, tout ce que leur suggérait l'été.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ! »

Tous avaient joint les mains — des mains où les labours, les semailles et les fauchages avaient creusé des rides sèches et noires, pareilles à celles de la terre quand elle a soif des pluies — et une âcre odeur de sueur plébéienne s'exhalait sur les bancs durs où les manants étaient assis.

Les fronts étroits et bas comme des socs, on eût dit qu'ils allaient cogner en signe de repentance, la planche rabotée sur laquelle des fèves et du lard étaient servis.

Une servante, en casaque rouge, sortit de la cave avec des brocs remplis d'une bière dont l'écume promettait des fraîcheurs paradisiaques aux gosiers que les ardeurs de la matinée avaient desséchés.

Et la fermière, avant de découper le pain noir, fit, d'un geste du couteau, un petit signe de croix sur la croûte de seigle.

Là-bas, les blés mûrs attendent le viol des faucheurs; les mottes de foin couvrent les champs, dans l'atmosphère brûlante : ce sont les stations des calvaires des rustres, sous la passion des soleils torrides, quand les grillons aiguisent encore la chaude fureur des faulx.

« Pardonnez-nous nos offenses. »

Les herses et les charrues attendent sur le bord des chemins poussiéreux, les trèfles arborent des fleurs rouges, les carabes au corselet de bronze ensanglantent de leurs crimes les ornières. Là-bas le soleil fauche

et ses rayons tuent à l'égal des lances.

« Seigneur, délivrez-nous du mal ! »

Mais quand le soir tombe, les foins sont aussi tentants et parfumés que des diablesses, les croupes des payses qui y glanent sont infernales dans ces ors mystérieux de la vesprée, jetés à profusion aux fins de gagner des âmes.

« Seigneur, délivrez-nous des tentations ! »

Cependant, la fumée du repas monte, bienfaitrice, les couennes du jambon répandent leur arome. Que le chant du foyer verse de délassement dans les veines, quand tintent les midis, que les flammes lèchent les viandes rouges, que le bénédicité bénit les assiettes ! Et le Seigneur est là, auréolé de lumière au milieu du jour.

Jamais, au paradis, vous ne mangerez de plat plus suave ; l'amène résignation vous est donnée en communion avec la poétique clarté qui règne au ciel. Les fumées s'argentent, et la Vierge a sorti son sein de son corsage.

« Dites pourquoi les chevaux hennissent dans leurs écuries, pourquoi les pigeons

sont inquiets et pourquoi le fermier se sent roi aujourd'hui?

— Laissez venir les enfants à la table!

— Les enfants ont des yeux tristes! »

*
* *

Enfin, ils arrivèrent aux dunes. Les fermes aux grands toits de chaume, pareilles à des pagodes sous les caresses satinées des jours, disparurent de leurs horizons. Ils ne virent plus des poulains sauter dans des prairies où des groupes de fleurs rappellent d'opulents écrins de châtelaines. Ils quittèrent les régions où mûrissent les fruits, le long des espaliers, où rient les tuiles rouges des écuries dans les bosquets. Laissant les plaines vêtues de moissons éblouissantes et riches, impératrices aux robes victorieuses, ils entrèrent dans un pays de sable et de chardons.

Des cabanes de pêcheurs, en planches noires, étaient plantées dans les dunes, parmi ces collines à l'herbe frêle, dont les sinuosités rappellent encore les colères et les caresses des flots. Nul chemin n'était tracé à travers ces houles sablonneuses, où

gîtent les lapins et au-dessus desquelles passent les mouettes, avec leurs giries, ou le vol en triangle des canards. Un murmure montait à l'horizon. Mais par où devait fuir Marie, le pays se vêtait de ses atours les plus engageants, et lorsque la terre était pauvre, elle empruntait sa parure au ciel. Ici, dans la désolation de ces rares genêts, le firmament colora le flanc pâle des dunes de roses si subtils et de bleus si suaves, qu'elles devinrent pareilles aux décors rêvés par les jeunes saintes pour leurs amours avec le Christ; il promena au-dessus d'elles de très légers nuages qui rasèrent, comme des soleils humides et vagabonds, les crêtes radieuses du paysage transfiguré. Les monticules, au loin, prenaient des tendresses de chair d'enfant, et, dans des coins sauvages, tout à coup, des mousses d'or et d'un vert d'émeraude plaquaient un court vallon comme une merveilleuse chasuble tombée du ciel, tandis que des chardons blasonnaient le sable nu.

Les saints personnages s'arrêtèrent à des cabanes de pêcheurs pour demander leur route parmi ces solitudes :

« Dirigez-vous vers ce phare : là-bas se trouve le fleuve qui sert de frontière aux États d'Hérode! Mais reposez-vous dans notre cahute! Voici des soles que nous ferons frire et des huîtres que nous ouvrirons pour vous. »

Les pêcheurs aussi étaient venus à Bethléem et leurs yeux clairs et profonds — étoiles diurnes qui endiamantent les flots — contemplaient l'enfant.

Des vieillards qui songeaient aux tempêtes passées, et dont les membres avaient souffert, comme les gargouilles des tours aux bords des plages, des morsures du large, murmuraient :

« Laissez-nous voir le Christ! »

Pour mieux adorer Jésus, ils levaient à la basse fenêtre de leur cabane le rideau de flanelle rouge, et sur le Seigneur tombait la lumière qui règne aux environs de l'océan.

« Prenez garde, là-bas, aux tourbières qu'ont laissées les fleuves ensablés! »

Des pêcheuses de crevettes rentraient à leur logis, le dos vouté, avec leur filet pareil à un drapeau processionnel tourné

autour de sa hampe. Des enfants porteurs de paniers regorgeant de poissons, la mine halée et les jambes nues, accompagnaient la sainte Famille.

« Du haut de cette dune que nous appelons le mont Blanc, vous verrez la mer ! »

En effet, quand ils arrivèrent au sommet du mont Blanc, les voyageurs aperçurent une masse d'eau calme qui scintillait au loin sous le ciel. C'était comme une infinie cuirasse de vermeil et de paix profonde, docile à la respiration énorme et lente d'une poitrine de tempête calmée. Le soleil tombant avait l'air radieux de l'écu de saint Georges après le combat. Quelques voiles cinglaient vers la côte.

De l'autre côté, au delà des dunes, ils virent encore des fermes, aux chaumes paresseux et cossus, sous un beau ciel de soir. Des routes terminaient l'horizon. Les arbres échevelés par les tempêtes, avec des branches pareilles à des bras de naufragés fouettés d'horreur et de vent, fuyaient comme des vétérans par des soirs de défaite vers les tours des villes riveraines.

« Seigneur ! Seigneur ! que le temps vous est propice !

— Là-bas, Flessingue est plus radieux que la châsse de sainte Ursule.

— La mer a revêtu son manteau de prière ! »

*
* *

Et bientôt ils arrivèrent aux bouches de l'Escaut.

Le fleuve se jetait avec majesté dans la mer et celle-ci barrait l'horizon d'un ruissellement où la lumière laissait encore une trace argentée, comme la vie qui se retire des mains blanchissantes des mourants.

Une vague buée éteignait l'auréole mauve du soleil disparu. Des navires s'éloignaient vers le réveil de journées nouvelles et des barques glissant vers la côte présageaient la nuit.

Parfois une lame passait, caresse de pourpre mordoré, sur la surface sans voix de l'onde attendant les étoiles.

Les pêcheurs disaient :

« Jamais ne s'est vu soir plus calme. »

Il leur semblait que leurs filets traînaient dans du rêve, tant l'eau était immobile.

« Jamais d'aussi tendres envies de barcaroles n'ont tenté nos voix.

— Heureux les navires qui s'enfoncent à l'horizon ! Leurs mâts seront éclairés par une Grande-Ours plus scintillante que le collier d'un roi.

— Leurs voiles seront parfumées par des ténèbres claires.

— Leurs cordages seront des harpes aux premiers rayons de demain. »

Des feux s'allumaient sur les plages — le gardien du phare pensait :

« Le flambeau de ma tour me paraît inutile. Le jour se prolonge. »

Et comme il avait la vue perçante, il ajouta :

« Les comtes de Zélande arborent de grands drapeaux à toutes leurs tours. »

Quand Marie se présenta au bord du fleuve, celui-ci lui fit hommage d'un puissant reflet qui se joua dans sa chevelure blonde où elle avait piqué quelques pâles fleurs des dunes. Elle laissa glisser une

larme le long de sa joue rosie par la fuite, car le Seigneur était sauvé ! Son grand chapeau de paille était tombé sur ses épaules, retenu par un ruban ; ses cheveux y paraissaient superbes comme des fruits dans une corbeille d'été. L'Enfant sommeillait dans ses bras, et ils descendirent dans une barque qui se trouvait là. La Vierge s'assit à l'avant, l'âne, ses sabots cognant le bois goudronné de la cale, resta immobile devant elle, et comme Joseph était occupé à détacher la bride de l'animal fatigué, un bel ange descendit du ciel.

Quelque pêcheur zélandais, porteur d'un bonnet de loutre, de larges plaques d'argent sur son gilet, saisit les rames — et l'embarcation se détacha du rivage, l'ange tenant le gouvernail.

La traîne de l'ange flottait dans l'eau à l'arrière, suscitant un sillage d'or en fusion et, sérieux, le pilote divin fixait les yeux sur le chenal de Flessingue.

Des paroles chantantes tombèrent à nouveau des cieux :

« Nos violes s'accordent ! Nos chapelles s'ornent de fleurs !

« Des roses s'effeuillent sur les cordes de nos cithares !

« Des cierges immaculés s'allument !

« Car le Verbe est sauvé et les esclaves pourront briser les fers !

« Dans le ciel, les joyaux scintillent. Gloire ! Gloire ! Gloire ! »

Flessingue prenait des airs de ville sainte dans la vesprée. Ses beaux toits de cinabre, lavés par les airs salins, sombraient au milieu du crépuscule et ses tours brillaient, sveltes archanges bordés de lumière. Au beffroi dominait une bannière de pourpre, sanglante comme un lambeau de soleil couchant.

La barque était lente et les rames argentines frappaient câlinement l'onde au milieu d'une lueur étrange.

Les voiles au loin se baissaient et les bateaux arrêtés hissaient des pavillons multicolores à leurs mâtures.

Le fleuve se prélassait dans un beau soir mystique.

Et les anges reprirent :

« Gloire ! Gloire ! Gloire ! Tu tresseras pour les hommes des guirlandes d'amour !

« Gloire! Gloire! Gloire! Et tes apôtres seront plus salutaires que les phares! »

A l'horizon, toutes les villes de Zélande s'éclairèrent et des kermesses tapagèrent aux approches de la nuit.

Derrière les platanes des boulevards, les pignons des maisons attendaient la quotidienne caresse de la lune.

On apercevait des tourniquets scintillant au bord des quais, dans de paillettantes et foraines clartés; des musiques passaient avec des torches; des rondes tournaient, où les Zélandaises faisaient bouffer, raides dans leurs corsages, leurs larges jupons et papillonner leurs blancs bonnets aux opulents bijoux.

Elles chantaient des refrains :

« Qu'il soit le bienvenu! Qu'il soit le bienvenu! »

Et la tristesse des fêtes populaires, et toute l'âme souffrante que le Christ allait toucher de son doigt rédempteur, se lamentait, comme un écho de l'autre rive, dans des orgues de Barbarie qui jouaient de vieux airs.

L'ange dirigea la barque entre les estacades.

La marée se brisait avec mollesse contre les pilotis déjà assombris. Une odeur de goudron et de tourbe brûlée émanait du port et des cheminées de la ville.

Et des enfants se penchèrent aux balustres des bords, regardant curieusement l'arrivée des mystérieux personnages.

Au loin, les kermesses chantaient...

La cité morte dans l'or

A Jules Destrée.

Euthée, un bienheureux du moyen âge, errait dans les plaines du Jourdain par un jour superbe.

Il s'était embarqué avec les croisés pour Jérusalem, mais son désir de prière et de solitude, en ces rayons sublimes où les fleuves et les lacs faisaient passer sous ses yeux d'extase des galères aux rames mystiques, lui fit abandonner les bannières des ducs occidentaux et les voiles latines aux croix rouges.

Il marcha à travers le pays du Nouveau Testament, évitant les villes au-dessus desquelles flottaient les emblèmes des ché-

rifs et se levaient, entre des créneaux, les croissants hérétiques; et il traversa des défilés de rochers qui lui parurent magnifiés par les souvenirs d'anciens miracles. Se reposant sous les palmiers, il se lavait à des sources baptismales du sable des déserts qui souillait son front; il mangeait des dattes et des grenades fraîches comme les glaces du Nord.

Après avoir erré longtemps ainsi par des routes que seul le soleil traçait à travers des terres inconnues, Euthée se trouva dans une plaine d'une douceur et d'une clarté infinies.

Et il s'arrêta surpris, car le spectacle était magnifique :

Des parcs de buis, aux bosquets disposés sur des pentes de clairs gazons et pleins de fleurs, faisaient une immense ceinture à une ville bâtie en or, pareille à un gigantesque trésor de cathédrale, brillante et silencieuse comme un astre arrêté dans son orbe.

Quelques sentiers couraient sur le flanc émeraudé de collines plantées de rosiers; des ifs pleins de ferveur se dressaient sur

des prés ondulants aux reliefs aussi mols que les vagues alanguies des jours qui suivent les orages ; des sapins aux aiguilles enchantées par la lumière prenaient des airs de fête aérienne, et des lisières lointaines simulaient des roues de paon émerveillées.

Dans le fond, la cité étageait des tours pensives et des tourelles : on eût dit des masses tombées du firmament, glorieuses des messes chantées et des pompes célestes, et qui étaient, comme toutes les anciennes prières, magnifiquement condensées dans les trésors gardés par les archanges. Ces clochetons, flanquant les tours, étaient précieusement ouvrés sur un ciel saupoudré de carat et tout vibrant des flèches que les toits radieux et les beffrois illustres lançaient à son infini resplendissant.

Euthée descendit vers la ville par un chemin très doux. Celui-ci passait entre des vignes et des buissons où s'offraient des raisins, des mûres et des marguerites. Cette route était vierge, soignée par un jardinier mystérieux et prudent qui entre-

tenait la fraîcheur adamantine des plantes et laissait les amènes gazons se parsemer de fleurs. On devinait qu'en un jadis de piété extrême s'y étaient promenées, en devisant des joies du martyre, de grandes saintes en robe de soie ou de velours, caressant de leurs mains pâles les papillons des roses. Peut-être ces princesses aux yeux d'agneau et à la plate poitrine s'étaient-elles assises sur des trônes, au milieu de ces arbustes qui exhalaient encore leurs parfums bienheureux d'encens, de laurier et de buis, — tandis que là-bas quelque blanc saint Georges, près d'un moulin à eau, perçait de sa lance un dragon crachant des flammes, et que ces tours maintenant aurées murmuraient aux saintes les matines de leurs carillons.

Mais dans ce spectacle sans égal, tout était muet. Le moindre souffle ne vivifiait les branchées, nul rossignol et nulle fauvette.

Euthée s'étonnait de ce silence plus profond que celui d'une abside et plus grave que les calmes hermétiques qui ensommeillent les océans assoupis. Comme il

était très pieux, il avait joint les mains sur la bure blanche de sa poitrine et marchait ainsi lentement, pénétré de l'aspect extraordinaire des choses, sur un sol qu'avaient probablement foulé jadis les héros des légendes dorées.

Nulle trace de ses pas ne restait sur le sable du chemin; les bouquets de buis lui paraissaient d'énormes encensoirs, et au loin, à travers la plaine magique, autour de la Cité morte dans l'Or, l'horizon s'enivrait toujours de poussières de joyaux et il semblait que des éventails magnifiques se fussent arrêtés dans un couchant de pierreries à bercer le rêve énigmatique du zénith.

*
* *

Euthée fut bientôt aux portes de la Ville.

Les murailles étaient givrées d'intailles et se miraient dans une eau noire de passé et qui paraissait fatiguée, comme l'œil d'un vieillard où s'obscurcissent les choses, de réfléchir un ciel aussi pur et des pierres aussi merveilleuses. Des nénuphars, tels qu'on n'en vit jamais dans les plus presti-

gieux contes des fées, éclairaient cette mort de l'onde, parmi de vagues et profonds reflets d'or.

La porte par où Euthée pénétra dans la cité était rayonnante et triomphale comme une porte de paradis. Avait-elle été bâtie par des anges?

Mais les rues étaient également éblouissantes, d'ailleurs. Les maisons et les monuments dont elles étaient bordées s'élevaient pareils à de grandes châsses qui mordaient l'azur de la bijouterie de leurs tourelles, et dont les reliefs, représentant des anges, des martyrs et des évêques, s'accusaient avec de chaudes vigueurs d'ambre, le long des voies précieuses ainsi meublées d'opulents reliquaires. Les enseignes de ces demeures, scellées d'extraordinaire, rivalisaient en art avec les plus fiers camées. Certaines toitures étaient enluminées de séraphins musiciens, à l'instar des pages des missels; d'autres s'échauffaient de rouges de cire en fusion, et rehaussaient l'éclat de leurs voisines. Toutes ces façades étaient d'une richesse inouïe et faisaient songer, par leur style sévère et royal, aux

périodes les plus sombres et les plus fanatiques des chrétientés, et aussi aux clairs et pieux travaux des moines, dont les artistes mains caressaient d'une ferveur émue les objets magnifiques de leur abbaye. Tout baignait dans une pensée mystique, mais tout s'enorgueillissait de gloire et de lumière : ainsi, les gargouilles des églises semblaient de diamant et l'on avait fondu des ducats pour amenuiser ces fines colonnettes aux fenêtres closes par des volets de vermeil.

Il y avait, — sur des grand'places, entourées d'auberges, où l'on aurait logé des rois mages et de maisons de corporations chargées de richesses, — de grandes cassolettes en guise de fontaines et qui contenaient des parfums refroidis.

La cathédrale, elle, était rayonnante, avec ses vitraux à travers lesquels étaient passées les musiques de pompes archiépiscopales. Surchargée de tourelles, flanquée de niches vermoulues et de statues innombrables qui avaient rêvé sous des firmaments d'étranges époques historiques, elle avait l'air d'être un morceau fervent

d'une tour de Babel adoptée par le ciel.

Les beffrois s'érigeaient haut dans le zénith, avec des pierres aussi avides de reflets que des torsades et ils étaient des échelles de Jacob attendant les anges et reflétant la magie étrange des rêves de toute la région.

Euthée marchait émerveillé le long de ces galeries miraculeuses de saints lingotés de miracle, qui s'érigeaient, encastrés en des murailles où luisaient de limpides cabochons. Dans des niches surmontées de gâbles ouvrés, c'étaient de lents gestes niellés d'apôtres bénissant à la manière latine. Des agneaux mystiques, aux toisons resplendissantes, se laissaient adorer aux coins des ruelles. Des vierges joignaient les mains dans des constellations de pierreries. Au milieu d'un grand calvaire, terrible parmi ces opulences célestes, un Christ saignait du sang de rubis sur ses maigres chairs de nacre, tandis qu'un saint Jean vêtu de chrysocale recueillait dans un ciboire orné de larges émeraudes le vin céleste ainsi jailli des lèvres ineffables de la plaie du crucifié.

Quand les rayons du soleil se brisaient sur les façades, pareils à des faisceaux de lances sur des armures de princes ou d'archiducs, c'était, autour d'Euthée, un éblouissement de chatois dont les mille nuances d'opale, d'escarboucle, de corail, de jaspe, pleuvaient en pluie de gemmes et d'orbes magnifiques, jetant des aqueducs d'arc-en-ciel à travers le cortège fabuleux des maisons alignées. Alors le silence devenait sublime, un silence profond et terrifiant, et sans l'onctueuse caresse du firmament, on se fût cru dans une cathédrale en interdit. Euthée se demandait, d'ailleurs, s'il n'était pas dans quelque temple, dont il avait ouvert le trésor et dont les absides étaient formées par l'espace bleu. Il avait visité les catacombes de Rome et les chapelles romanes du Nord; savant, il avait ouï les mystères sacrilèges des derniers druides, dans les forêts séculaires de Germanie; mais, sous les voûtes aux noires pénombres d'aucune nef, sous aucun chêne sacré par les faucilles des sacrifices, il n'avait éprouvé une si grande ferveur religieuse et ne s'était senti aussi proche d'un

dieu. Des cigognes blanches, debout sur les cheminées, s'envolaient à son approche, sans un cri et sans qu'il entendît le battement de leurs ailes. C'étaient les seuls habitants de cette étrange cité morte au fond d'un golfe de lumière, de religion et de richesse. Et cela avait l'air d'être, au bout du monde, un autel impérial et sauvage de solitude, érigé en face de l'éternité et de l'infini.

*
* *

Mais ce qui rendait la cité plus merveilleuse et plus énigmatique, c'étaient de vieux drapeaux de fête arborés par les rues. Ils pendaient immobiles comme des voiles quand les vents se sont tus, ou comme des éperviers qui planent, et ils était tellement anciens qu'il y avait une sorte de nuit autour de leurs étoffes fanées. Le voisinage des magnificences de la ville les rendait, d'ailleurs, plus ténébreux, et leurs vétustes tapisseries semblaient prêtes à tomber en poussière et à s'éparpiller dans l'espace ainsi que les cendres des encens refroidis. Il y avait, le long de leurs plis

raides, une sorte de halo de passé lointain et mystérieux, et ils se souvenaient de s'être balancés jadis à des souffles célèbres et sacrés. Ils étaient, d'ailleurs, superbes, pareils aux bannières serrées des chevaliers et des barons, dans le chœur des églises, les jours des messes reconnaissantes de grandes victoires.

Il en était de solennels, avec de prétentieux blasons où l'on voyait des aigles à deux têtes dont les serres agrippaient des mondes, ou des lions aux langues héraldiques et couronnés comme des comtes de Flandre. D'autres montraient des castels entourés de fleurs de lis, des casques flamboyants, panachés d'orgueil, des licornes aux cornes d'or, — mais d'autres encore rappelaient les métiers des corporations, depuis les truelles brodées sur de la soie jusqu'aux fins outils des bijoutiers, qui s'entrecroisaient en un délicat arrangement. On voyait aussi des saint Georges, de beaux saint Georges blancs, qui pâlissaient dans les laines tissées par quels artisans d'époques trépassées! Et des sainte Cécile assises à leurs clavecins, et des Jésus de

gloire descendant des nuées. Le long de la cathédrale tombaient des flammes et des oriflammes aux couleurs papales, blanches et jaunes, pareilles à des langues de neige et de soleil, mais muettes sur le temple ancien, et tranquilles. Sur la place, à des balcons fameux, restaient à l'air des tapis magnifiques, des soies rayonnantes à l'égal des chasubles, avec des pélicans saignant pour leurs petits.

Tous ces personnages des drapeaux et des bannières, immobiles dans leur passé, pareils à des rêves arrêtés dans les nues, fabuleux comme des chimères, — avec les cigognes qui s'envolaient et les saints illustres figés au cœur des tabernacles gigantesques, — formaient l'unique population de la cité lontaine et sans vie.

Et Euthée songea aux saintes mortes le jour de leurs épousailles, et en allées du monde pour ne pas ressentir le baiser de la chair. On les mettait dans leurs tombeaux avec leurs couronnes de perles, avec leurs fleurs et leurs bijoux et leurs robes de fête, et après des siècles on les retrouvait parées de leur sourire de vierge et de leurs bagues nuptiales.

Puis, en réfléchissant ainsi, le bienheureux du moyen âge arriva au bord d'un large fleuve qui se jetait dans une mer d'argent. Là, il s'assit sur les quais, à l'ombre orfévrée d'entrepôts magnifiques, il regarda les tourelles aux coqs étincelants ou aux croix somptuaires et écouta le silence profond de l'espace :

Comme il avait des yeux de rêve, il s'imagina l'événement qui avait changé Nazareth en une ville d'or.

*
* *

C'était une belle matinée de mai et les aubépines étaient en fleurs dans les jardins de Nazareth.

Il faisait un temps de soie bleue; les rues s'étaient réveillées pleines de gaietés d'alouettes et de soleil.

Les girouettes miroitaient auprès des pigeons blancs qui volaient sur les toits; des fauvettes chantaient dans les cages pendues aux façades, près des fenêtres ornées de géraniums.

Oh! la douce ville! Il y avait des bouquets au marché, de tendres bouquets de

printemps, en masses touffues et fleurant l'odeur des prés et le parfum des bois, des bouquets d'idylle pour les jeunes bourgeoises, pour les ouvrières et pour toutes les fleurettes. Il y avait des violettes et des pâquerettes, des muguets et des muguettes, — ô la douce ville que c'était, la douce ville!

Les chansonniers y eussent trouvé des refrains partout : sous les treilles, qui échauffaient les façades de leurs feuilles jaunes; dans les cabarets, où l'on buvait des bières cordiales; sous les marronniers aux verts clairs des places, où des enfants tournaient en jolies rondes.

Un vent frais venait de la mer et faisait s'agiter les pavillons des mâts, au port lumineux.

Des jeunes filles trottinaient, les bras nus, avec des boucles d'oreilles. Et elles rougissaient en rencontrant une troupe de lansquenets dont les musiciens jouaient du fifre.

Ah! la douce ville! la douce ville! C'était comme un grand nid au soleil, un grand nid tout chantant, et les maisons

blanches et rouges avaient des sourires pour ceux qui passaient. Les volets verts des auberges s'étaient ouverts : on entendait le beuglement des vaches et le clairon des coqs. Des marchands criaient dans les rues, des marchands d'osiers, de harengs, de citrons, de caramels et de plies sèches. Ils s'arrêtaient aux portes et les ménagères venaient, en béguin matinal, leur acheter pour quelques sols de marchandise. Sur les canaux qui rêvaient sous les ponts de la ville, des bateaux glissaient lentement, en reflétant dans l'eau leurs proues joyeuses.

On avait été à la première messe ; et maintenant les églises étaient vides, et on entendait seulement, par leur porte ouverte, comme un dernier écho des fugues qui tantôt avaient résonné à l'orgue.

Mais la population réveillée travaillait. Il y avait des rouets aux fenêtres, des coussins de dentellières aux portes. Les métiers des tapissiers s'étaient mis en train, et cela faisait à la ville une voie laborieuse. Les maréchaux ferraient dans leurs forges, auprès de feux criants et de fers rougis

et sur les enclumes les marteaux résonnaient clair. Les orfèvres étaient dans leurs boutiques, où ils ciselaient minutieusement, et le long du fleuve des tanneurs raclaient et salaient des peaux de bœuf et de taureau. De toute cette vie, sous ce ciel de mai, allaient surgir, n'est-ce pas? filées, tissées, niellées, aurées, brodées, sculptées, des œuvres magnifiques. Car on faisait à Nazareth les dentelles les plus précieuses et les plus fines, les ciboires et les ostensoirs les plus éblouissants, les cuirs gaufrés les plus ensoleillés, les tapis les plus fleuris, avec des scènes de l'Histoire sainte tissées dans la laine, et on y sculptait le chêne de façon à rivaliser avec tous les artistes des Flandres. C'était comme une grande et noble ruche, où l'on venait chercher tout ce qui orne les cathédrales, depuis les bénitiers que les marbriers polissaient avec des soins dévots, jusqu'aux crucifix immenses et glorieux qu'on pend au-dessus des chœurs, où ils étendent, comme des ailes de souffrance et de rédemption, les branches sanglantes de leurs croix. Les nappes des autels et

des tables de communion, les surplis aux marguerites d'argent et aux saints nimbés d'amandes mystiques, les candélabres, les chandeliers, les huiliers et les burettes, tout l'attirail des vêpres et des grand'-messes, — puis les châsses et les tabernacles, aux beaux émaux couleur de ciel, les phylactères, les chrismatoires, les reliquaires, les calices, les encensoirs et les bassins d'offrande, les chaires de vérité et les statues de Vierge, — tout cela se fabriquait avec ferveur à Nazareth. Les bannières aussi, les bannières qui flottent au-dessus des processions, — et il y avait une école de peintres d'élite qui s'occupaient à décrire de merveilleux chemins de la croix et de prodigieux calvaires.

Comment s'étonner dès lors que Nazareth fût la ville la plus douce, la plus chaste et la plus pieuse?

C'est elle qui faisait sortir les plus beaux cortèges de sa cathédrale aux jours des grandes fêtes — et nulle part les cloches n'étaient écoutées avec tant de recueillement.

*
* *

Or donc, Nazareth était joyeuse ce beau matin, et non loin de Jérusalem, cette cité orgueilleuse de pierre et de donjon, et babylonienne de dômes de temples, et superbe ainsi comme une prêtresse en armure, la ville claire avait au contraire l'aspect ineffable d'une vierge pieuse au rouet.

Et les métiers étaient en plein labeur, quand soudain retentit étrangement, au sommet du beffroi, la trompe du veilleur.

C'était une trompe qui avait été donnée à la ville par un duc de Bourgogne.

Les habitants tressaillirent à cet appel, qui leur tombait des cieux, et ils se mirent aussitôt à orner leurs façades de drapeaux, d'oriflammes et de riches tapis.

Les métiers s'étaient tus, les rouets s'étaient arrêtés, les enclumes ne résonnaient plus, les bateliers quittaient leurs barques.

Il se passait quelque chose de céleste.

*
* *

Et voici ce que le vieux veilleur avait vu du haut de son beffroi.

Et voici ce que sa trompe avait corné aux oreilles des gens de Nazareth accoutumés aux choses divines.

Tandis qu'il regardait les cigognes passer dans le ciel, un groupe d'hommes s'était approché dans la plaine. Ils marchaient par les prés et traversaient les ruisseaux. Ils portaient des robes blanches et l'un d'eux avait de longs cheveux blonds qui semblaient faits de lumière. Celui-ci paraissait le maître. Devisant sur des sujets profonds, ils allaient lentement, avec une allure de pâtre derrière des brebis. Ils prenaient plaisir à écouter le murmure de l'eau sous les saules, les chants des fauvettes, à contempler des fleurs sous le soleil. Des troupeaux s'éparpillaient par les champs, et les pommiers des prairies étaient blancs. Cela leur causait une joie aussi pure que celle d'un rayon qui réveille des roses, ou que celle d'un enfant qui voit des tourterelles.

Les jours où les archiduchesses et les infantes allaient chasser le papillon, le vieux sonneur avait certainement con-

templé des grâces ingénues et de parfaites sérénités.

Il avait d'ailleurs vu Dieu sait combien d'aurores sur la mer, — mais une aube aussi blanche n'avait encore enchanté ses yeux.

S'étant penché pour mieux voir auprès des gargouilles et des chimères de sa tour, il avait entendu le jeune homme aux cheveux de lumière dire :

« Allez à la bourgade qui est vis-à-vis de vous, et y étant entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel jamais homme n'est monté ; détachez-le et amenez-le-moi. Si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous lui direz : C'est parce que le Seigneur en a besoin. »

Deux apôtres allèrent donc vers la bourgade dont les petites maisons blanches riaient dans le soleil, tandis que Jésus s'asseyait sur une pente de gazon.

Les deux apôtres revinrent bientôt avec l'ânon. Ils y mirent Jésus et il dit :

« Je vais à Jérusalem pleurer sa ruine prochaine. Mes apôtres et ceux qui croient en moi me suivront. Ils jouiront à jamais de félicités sans pareilles. »

Alors les disciples crièrent :

« Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur! Que la paix soit dans le ciel, et la gloire dans les hautes régions! »

Or, il se trouvait là des soldats de Jérusalem qui regardaient en riant l'âne et qui pressaient des gouges aux jupes rouges qu'ils avaient emmenées pour les saoûler dans les auberges de la campagne par ce superbe jour.

Et ils dirent :

« Jésus! Jésus! Fais donc taire tes disciples! »

Et Jésus répondit :

« Je vous dis que si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront. »

Alors l'ânon se prit à trottiner le long des sentiers et se dirigea vers Nazareth.

Et le vieux sonneur saisit sa trompe et sonna étrangement.

De sorte que, lorsque Jésus eut dépassé les portes de Nazareth, les rues étaient pavoisées et les Nazaréens connaissaient l'intention du Seigneur d'aller, avec tous ses disciples, vers Jérusalem.

Ils savaient depuis longtemps, d'ailleurs,

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

qu'un être blanc était descendu du ciel. Ils se rappelaient la nuit de Noël où ils étaient allés à Bethléem, le long des chaussées couvertes de neige et de givre ; ils se souvenaient des baptêmes d'or qu'ils avaient vus au bord du Jourdain et le bruit des miracles était parvenu jusqu'à eux.

Jaïre, le joaillier d'Yperdamme, qui venait leur acheter des ciboires et des croix processionnelles, avait conté comment sa fille morte avait ressuscité par un matin de fête, tandis qu'Yperdamme recevait des gildes et des rhétoriciens. Ils avaient ouï l'histoire des noces de Cana et de la belle-mère de saint Pierre. Et le jour de la pêche miraculeuse, des pêcheurs étaient venus dans leurs murs en parlant des marées bénies et de la gloire du Seigneur. Ils avaient aussi vu des mendiants, jadis privés de la vue, et qui avaient traversé leur ville, plus tard, avec de la lumière en leurs prunelles. Et des boiteux marchaient très bien, et des muets parlaient, et des sourds entendaient, et des possédés du démon avaient, en un crachat de flamme, rejeté l'esprit malin logé dans leurs entrailles.

Les Nazaréens s'étaient pénétrés des doctrines spirituelles de l'homme vêtu de blanc, qu'ils croyaient avec ferveur le fils de Dieu. Habitués à ouvrer le mobilier splendide qui orne les cathédrales du Seigneur sur la terre, ils parlaient souvent des légendes célestes. Les vieilles au rouet les contaient chaque soi aux enfants ; les artisans les taillaient dans le chêne, dans le marbre et dans l'or. Et comme tous étaient ainsi préparés aux extases et aux apostolats, ils attendaient qu'il plût à Jésus de visiter leur ville.

« Le voilà ! Le voilà ! »

Les orgues résonnaient dans les églises et leurs fugues s'exhalaient par les portails ouverts, comme les plaintes joyeuses, tendres et héroïques des grands temples qui semblaient prendre de la vie à l'approche d'un dieu.

Alors, les cloches se firent entendre, comme au couronnement d'un prince, battant l'air bleu à toutes volées, avec des voix extraordinaires de tendresse, oh ! si tendres que les sons qui volaient sur des ailes de bronze étaient tels que des tourte-

relles, et ils s'éparpillaient en bandes claires dans l'espace. Les carillons brodaient des dentelles d'argent au ciel et faisaient, au-dessus de la ville, un dôme de voix angéliques, élevé sur la mêlée des bourdons et des tocsins aux enthousiastes et vibrantes clameurs.

Et dans ce cœur déchaîné de profondes chansons triomphales et de clartés suaves, où l'on devinait des exaltations de prophètes et des babillages de chérubins, il faisait un soleil éclatant, qui semait dans le champ résonnant des cloches les lis de sa lumière et les oranges de son incendie, et qui disputait, à coups de flèches d'or, à l'azur éternel, l'espace hosannique en ce jour.

Les bannières se déroulaient et flottaient aux fenêtres, aux pignons et aux tours, déployant leur lyrisme au-dessus de la foule. Tous les drapeaux et les tapis de Nazareth avaient été arborés aux balcons. Un vent d'ivresse les faisait serpenter et se balancer comme des encensoirs ; il y en avait avec des têtes de christ couronnées d'épines, d'autres avec des vierges au cœur saignant transpercé de glaives. Aux hôtels

nobles flottaient des lions héraldiques, aux couvents des images de saintes et de martyres. Et les bateliers avaient hissé, comme à Noël, leurs oriflammes des grands jours.

C'était un triomphe de soierie et de velours, et les hampes accrochées aux façades étaient les mâts dressés de voiles cinglant vers des pays de ferveur et de richesse. Toutes les couleurs, belles comme des princesses, opulentes comme des rois, douces comme des aurores, ou superbes ainsi que des gestes d'empereur, avec des chatoiements dérobés aux soleils couchants et des caresses empruntées au printemps des grandes prairies, — toutes, jeunes ou graves, sanglantes ou vierges, organisaient dans la lumière une splendide harmonie, dont les échos se prolongeaient le long des rues, s'arpégeaient aux flancs des tours de la cathédrale, encombraient les perspectives vibrantes de matin et de joie, d'un paradis de fleurs glorieuses et d'emblèmes mystiques. C'était un festival d'étoffes heureuses et croyantes, où l'on entendait comme le frisselis des bleus calmes des mers, le souffle des vents à travers les

roses, les tournesols, les primevères, les trémières, où s'écoutaient les orgues blancs des plantations de lys et le réveil des tulipes. Le soleil faisait chanter les oiseaux tissés dans les plis des bannières, et généreux, il ouvrait ses trésors au ciel pour en laisser tomber des couronnes, des écus, des paillettes et des globes ignés qui se fondaient dans la liesse des décorations de cette kermesse auréolée de soies, de satins et de moires.

Les habitants de Nazareth eux-mêmes étaient étonnés de l'effet prodigieux de leurs draperies, de leurs gonfalons, de leurs bannières, de leurs guidons et de leurs étendards battant comme des tambours. Ils se disaient que le ciel se mêlait à eux et les aidait à dresser des haies de fête au Seigneur. Il avait envoyé des bouquets de lumière, des gerbes d'espace et d'infini, dont les pistils et les épis s'éparpillaient à travers les rues encombrées. Des jubés célestes descendaient des torrents de musiques invisibles et aériennes, dont les mélodies, les marches et les gammes chromatiques faisaient dans la

ville le plus merveilleux concert qui eût jamais retenti au-dessus de ses toitures festales.

Puis les Nazaréens étaient allés dévaster leurs jardins, et ils avaient jeté par poignées des fleurs de printemps sur le sol de la rue principale, des fleurs dodues, aussi innocentes que des yeux d'enfant, avec leurs chairs imbibées de la fraîcheur des rosées. Les fleurettes ainsi cueillies à l'aube de leur âge, pour servir à la célébration de Jésus, étaient bien des jeunes martyres, et elles prenaient, dans cette apothéose et cette foule, l'air radieux de celles qui vont mourir au milieu de cirques, d'aigles romaines et de fanfares.

On en avait semé partout et elles étendaient un grand voile nuptial sur la rue, éblouissant et pareil à une rivière qui refléterait des âmes de vierges et qui passerait sous des ogives emplies de cantiques, de gloire, de lumière et d'azur.

*
* *

Jésus, escorté des disciples, dit aux Nazaréens :

« Votre ville est la ville de la prière. »

Ils en eurent une grande joie, car ils étaient tous venus avec des rameaux pour saluer le Seigneur.

Depuis les riches chevaliers, qui possèdent assez de ducats pour en combler le Jourdain, jusqu'aux bateliers des canaux qui avaient délaissé leurs cabines fleuries de fleurs de beurre et sentant le goudron; depuis les nobles dames, qui se rendent aux matines un missel à fermoir d'argent à la main, jusqu'aux pêcheuses de crevettes, dont les jupes rouges goûtent la marée — tous étaient là, rangés comme aux jours des processions, et l'on trouvait parmi eux des mendiants, aux feutres rapiécés, et des barons porteurs d'étincelantes cuirasses et beaux comme des saint Georges.

Les tisserands, les tapissiers, les ciseleurs, les drapiers et les peintres étaient vêtus de leurs habits de travail. Des jeunes filles, aux coiffes blanches pareilles à des ailes de mouettes, illuminaient la foule de leurs frais visages et tous les yeux étaient brillants et doux, les mains se joignaient, les palmes s'agitaient lentement, comme

un champ de blé que baise l'espace. On entendit le vieux sonneur, avant de descendre de sa tour, lancer une dernière fanfare aux quatre points cardinaux.

« Gloire au Seigneur! Gloire au Seigneur! »

Jésus, sur son âne, avançait lentement. Son visage était comme une source de lumière. On a dit de saint Paul et de saint Jacques que, lorsqu'ils passèrent un jour à travers une ville de pestiférés, leur ombre, au cours de leur marche, guérissait les malades. Jésus, lui, répandait, au reflet de son personnage, de la ferveur et de la foi. Son ombre était blanche comme l'hostie et ses cils d'or semblaient le fermoir de l'écrin des célestes clartés. Dans son geste bénisseur, au doigt levé vers le zénith flamboyant, on devinait la candeur des âmes élues, la flamme des flambeaux de neige qui éclairent le ciel, les cantiques des voix éternelles, le pardon lilial des péchés et les amours d'ivoire des chérubins. Ses yeux appelaient les enfants et les pauvres, et ses lèvres murmuraient les tendres paraboles des légendes bibliques, aussi belles que des

cygnes. Il s'auréolait de grâce et de pitié, et il portait en lui la résignation des pêcheurs qui s'embarquent vers des horizons de tonnerre, et la passion des agneaux désignés pour les sacrifices.

« Gloire au Seigneur! Gloire au Seigneur! »

Jésus allait, magnifiant la foule et les édifices. Quand les étoiles filantes traversent le ciel, elles laissent un resplendissement au long de leur route céleste. Jésus vivifiait encore la lumière en lui versant l'ambroisie de sa présence surnaturelle. Et l'âne gris marchait, ses sabots foulant des fleurs, et il agitait les oreilles au son des cloches et des hymnes.

« Gloire ou Seigneur! Gloire au Seigneur! »

Et voilà le fils de David et d'Abraham, qui descend aussi de Zorobabel et de Jacob, mais qui est né de Marie et qui a été conçu par l'Esprit!

Les Nazaréens jetaient leurs manteaux sous les pas de l'âne; des jeunes filles vêtues de blanc sortirent d'une église pour chanter des cantiques, et quand Jésus passa

sur la Grand'Place, des enfants grimpés dans les marronniers lui en lancèrent les fleurs.

Alors l'enthousiasme enfla les drapeaux qui s'exaltèrent comme les âmes. Le long de la tour de la cathédrale, des frissons étranges coururent. Le peuple se précipitait derrière Jésus. A peine avaient-ils, en leurs yeux avides, reçu la lumière du Christ, que les gens de Nazareth le suivaient, en balançant leurs rameaux — et il était le jardinier qui recueille des hommes, après avoir semé de son geste blanc quelle semence de grâce et de vérité! Il faisait surgir au soleil des moissons de croyances, où brillait, comme des coquelicots, le sang des martyrs et où les cœurs des saintes s'ouvraient en fruits d'extase. Les gens agenouillés, filles aux cheveux de blé, chevaliers en armure, mendiants aux lèvres tremblantes, se relevaient après son passage, touchés au front par une langue de Pentecôte. La foule suivait, avec des drapeaux qu'on enlevait aux sacristies, et cela faisait un cortège d'exaltation extraordinaire, empli de douceur et de joies bleues

et serpentant au loin par les rues décorées de bannières.

Euthée les vit en rêve sortir de leur ville à la suite de Jésus monté sur son âne, et prendre à travers les plaines de Judée la voie du martyre et de l'apostolat. L'horizon vers où ils cheminaient était radieux et plein d'apothéose, mystérieux comme une aurore boréale au-dessus des régions où les palmiers et les dattiers croissaient, — la Palestine parut gardée à ses frontières par des archanges.

*
* *

La ville était donc devenue déserte. Les cloches exhalèrent la dernière plainte de leur branle ; les horloges, dans les maisons vides, tictaquèrent un jour encore, puis elles se turent et la cité fut muette pour l'éternité. Les tours, veuves de sonneries, n'eurent plus qu'à contempler les levers et les couchers du soleil, et la corne, qui avait été donnée par un duc de Bourgogne, resta inerte dans la loge du vieux veilleur, auprès du crâne sur lequel il méditait et de la Bible où il faisait ses lectures.

Les drapeaux cessèrent leurs envols et furent immobiles. Les orgues des églises finirent leurs fugues, et les hôtels des barons et des chevaliers ne furent plus habités que par leurs trésors et par leurs cuirs de Cordoue, nostalgiques des reîtres partis pour les croisades et des nobles dames devenues des saintes. Les rouets et les métiers étaient sans voix.

Un silence plus profond que l'océan régna.

Nazareth était devenue grave et sublime. Elle avait pris soudain la beauté de la mort des justes. Les volets s'étaient clos comme on ferme des paupières, et les pigeons blancs s'étaient envolés du côté de Jérusalem. Nulle ride sur le fleuve et sur les canaux, et les pêcheurs ne venaient plus errer le long des quais.

Et Nazareth fut de longs siècles ainsi.

Mais, comme elle avait eu dans ses murs Jésus et des personnages du ciel, et que ses habitants avaient souffert au loin le martyre, peu à peu elle se prit à ressembler à des châsses et à des tabernacles, et ses églises devinrent des cathédrales

d'or. Elle mourut de ce trépas éblouissant, au fond de son golfe argenté, entourée de parcs mystiques et sous un ciel miraculeux de profondeur et de silence. Elle se coucha lentement dans un cercueil orfévré ouvert au firmament, et les bannières qui avaient salué le Jésus triomphant demeurèrent fixées à jamais aux façades.

L'Enfant prodigue

A Arnold Goffin.

Les soirs automnaux de Campine suscitent de bien graves mélancolies. C'est l'époque où les chênes rabougris éparpillent sur le sol, et au bord des mares endormies et frileuses, leurs feuilles desséchées, et où les bouleaux pâlissent à travers le crépuscule. Çà et là, des groupes de sapins veillent en gardiens maléfiques sur la bruyère qu'à peine varient, dans sa plaine sans fin, une tour expiatoire au loin dressée par les repentirs d'un hobereau sanguinaire, une dune de sable, vrai sein de ce désert au roux pelage de fauve, et que les noires verdures des genêts et des

argousiers assaillent comme des touffes de poils sur de la chair.

On n'entend rien dans ces solitudes aux infélicités profondes, et il semble que l'homme n'a jamais respiré l'odeur rèche de ces plaines incultes qui paraissent accomplir une destinée implacable sous la fatalité du ciel morne. Superbes d'un orgueil sournois et d'une virginité hargneuse, malgré les fleurs de bruyères qui les font saigner parfois, mais comme à contre-cœur, de rouges menstrues, ces contrées sont vouées au mutisme de leur nature avare des plus chastes caresses. Il est sans doute dans les entrailles de ces terres des secrets enfouis par des siècles rébarbatifs et les végétations refusent, à travers les couches d'air éternellement aphones, d'en dévoiler les premières syllabes aux nuages trop avides de reflets et trop curieux de lumière.

Cette pénétrante mélancolie s'accentue aux vesprées de novembre, quand la bruyère se drape d'un mystère étrange de couchant morose. L'horizon, aux nues striées d'un feu sourd, s'ouvre par places

comme de blessures sacrificatoires. Les nues s'allongent en suaires violacés de deuil pour recevoir l'astre sanglant dont l'agonie angoisse la plaine et rend plus poignante encore sa dolente taciturnité. O rien! plus rien! Plus même le grelot des chevaux qui traînent à travers les ornières des sables les pins coupés. Plus même les abois des chiens de ferme! Les angelus des clochers trop lointains ne parviennent pas à ces provinces damnées de la pauvreté tragique et du silence.

Les étoiles qui apparaissent craignent d'éclairer des sabbats de sorcières, en cavalcade sur des balais, avec des visages noirs de la fumée rance des sarments brûlés dans leurs âtres. Si Satan élit un lieu de rendez-vous pour ses amoureuses, c'est ici qu'il aura des litières où les culbuter en tapinois, pour des amours à pas de loup sur ces champs dérobés, à travers l'alalie de ces nuits sans échos. Les ululements des hiboux se perdront dans l'espace, les feux follets fuiront discrètement aux cimetières des villages qui dorment au fond de ce pays. Les sapins

continents se vêtiront de ténèbres, et sur la contrée rase et fruste sans vergogne le diable fera baller ses octogénaires callipyges, ses sibylles édentées ou les jeunes sorcières nues de ses obscures orgies.

Car c'est la terre maudite d'où le laboureur a fui avec des signes de croix en la constatant si damnée, la terre sans entrailles que n'a pas baptisée le geste du semeur, la terre où pèlerinent seules les bécasses hâtives ou les corbeaux quand ils gagnent le midi aux approches de l'hiver. C'est la lande farouche où le voyageur perdu se hâte en frissonnant, croyant entendre, au coin de bois pingres et bougons, des saturnales revêches, des bacchanales de harpies tentant étrangement son âme avec des sifflements bizarres de vipères et de crapauds. Il est des recoins qui paraissent avoir été vus seulement par les yeux de nuit des hiboux et entre les haies coupées et sauvages que forment les genêts du soir, montent les hallucinations errantes d'un fantastique apeurant.

*
* *

Il y a bien des années, le soir du jour des

Morts, Norbert, hâve et las, s'était assis sur le sommet d'une de ces dunes, égaré dans les bruyères de cette Campine où il payait en deniers de sueur et d'angoisse les fredaines des ans passés.

Le fermier aux gages duquel il gardait des porcs lui avait donné des pains noirs en disant :

« Mets le manteau du vieux porcher défunt et va-t'en à travers les bruyères. C'est la saison où tombent les glands. »

Il était parti, l'âme plus amère encore que les pains dont le censier lui avait fait le chiche cadeau. Une casquette faite d'une vieille peau de renard abritait ses oreilles et dans sa barbe qui poussait sur la peau tirée de ses joues, le brouillard du matin avait éparpillé ses perles. Il marchait appuyé sur un grand bâton et les porcs avançaient en grognant, le groin dans les feuilles mortes, leur ventre gras vautré à chaque mare du chemin.

Le maître de Norbert lui avait aussi prêté un grand couteau, afin qu'il pût couper les tranches de son seigle endurci, mais en même temps pour qu'il défendît son trou-

peau contre les attaques des loups, et la fermière lui avait remis un rameau bénit contre les fantômes. Il avait poussé le couteau et le buis à sa ceinture faite d'un lambeau à moitié épilé de toison de brebis.

Le censier avait ajouté :

« A deux lieues passé le dernier village, tu trouveras dans la bruyère une cabane en bois, dans la direction de l'étoile du berger. Aux environs de cette cabane se dressent des chênes fertiles en glands. Tu resteras là cinq journées et le soir tu prendras soin de faire rentrer tous les porcs dans l'enclos que j'ai construit pour eux en planches de sapin. »

Et Norbert s'était éloigné du chétif village campinois où son vagabondage sous un ciel malechanceux l'avait conduit à se faire porcher dans une ferme sans grande pécune.

Il passa devant l'église, où, dans la nef humide, la voix d'un chantre clamait un *Dies Iræ* à des rustres transis. Puis il vit le cimetière, où la terre fraîchement remuée dans un gazon galeux, et des croix récemment rabotées témoignaient des douleurs

du village, et où d'éphémères amulettes étaient plantées sur ces tombes sans faste et sans mémoire. Puis il rencontra, à l'ombre d'un noyer, et hissées sur de grandes pierres qu'on disait avoir été des idoles païennes (car la Campine sablonneuse ne prodigue ni marbre ni granit), des instructions du gouverneur prélevant des impôts sur les pauvres, et scellées d'un sceau magnifique que les pluies venaient ironiquement laver en vassales sûres de l'impunité.

Des êtres épuisés par un sol étique et qui semble communiquer sa sauvagerie aux hères qui peinent à son flanc, apparaissaient le long des murs en torchis des masures éparpillées autour de l'église. Des femmes, à l'intérieur de ces cabanes, regardaient avec des yeux emplis de la langueur claire et éplorée des horizons qu'ils avaient fouillés, le chemin ingrat où des poules cherchaient leur butin, et un gars blême, le regard défiant, pareil au génie de ces contrées lugubres, veillait le long d'une route, placide, sans un geste, comme pour ne pas réveiller le paysage de son sommeil.

Plein de l'amertune de ces tableaux, Norbert gagna les dunes que lui avait désignées son maître.

*
* *

O le navrant soir des morts! Si encore les cloches funèbres de cette journée arrivaient battre la dune de leur glas! Les cloches qui, les ans passés, martelaient pourtant le cœur de Norbert comme des coups de marteau fermant le cercueil d'un être qu'on aime, les cloches parties pour ce pays de là-bas où le soleil se couche tragique comme un meurtre dans la bruyère.

Mais rien! Norbert écoute. Le silence dit des choses d'effroi. Le silence absolu susurre des chuchotements qui donnent aux grands espaces muets du ciel et de la plaine où l'ombre échoue sur les genêts, d'accablantes pensées sous lesquelles le berger sent peser ses épaules et sa poitrine se creuser d'angoisse. C'est alors qu'il s'imagine esseulé dans des lointains insociables, comme dans une éternité où il prodiguerait des gouttes de son sang pour

humer le fumet de la tourbe brûlée sous les crémaillères rustiques, pour voir la lumière d'un toit habité!

Mais rien. Le soleil se couche dans sa pourpre, indifférent comme un empereur devant les esclaves de la terre, sans inquiétude des pâtres de la bruyère.

Des bouleaux immobiles dressés dans la vesprée s'apprêtent à abriter le silence nocturne, comme s'ils obéissaient à quelque ordre formidable.

Rien.

La terre et les herbes réservent leurs voix à Dieu sait quelle oreille jalouse d'une sombre autocratie et qui s'arroge seule les confidences de douleur et de joie résignées de ces campagnes.

Tout à l'heure, quand le soleil aura encore retiré quelques-unes de ces lances dont il blesse les torses des nuages suppliciés au couchant, quand les sapins solitaires auront éteint la dernière paillette de leur prière du soir, n'est-ce pas qu'un grand sphinx sans parole, des rêves damnés autour de son front, s'élèvera en statue cachant les étoiles, avec des yeux sans feu,

des griffes sans éclat? N'est-ce pas qu'alors l'atmosphère sera comme celle du calvaire, après l'accomplissement des mystères, quand les corps descendus des croix ont été ensevelis et que les monts frappés par la foudre n'ont plus osé respirer à travers les nuits?

Cette tristesse immense, puisqu'elle emplissait un ciel éclairé par la seule lucarne d'un couchant sans or, s'empara du cœur de Norbert, et lentement, avec des mains précautionneuses de ne plus y laisser un coin de chair, elle l'enveloppa de voiles amers en marâtre hypocrite. Tiens! applique-toi le baume fiévreux de cette soirée, hume l'absinthe de ces plantations qui te détestent, goûte aux chicotins et aux coloquintes de ce firmament! Que ce soit le levain de tes nostalgies par ce soir des morts! Comme les sorcières de ces bruyères, fais bouillir dans les marmites de ton âme tous les aromes ombrageux des landes! Jette dans cette maléfique purée les fruits atrabilaires de la mélancolie que tu cueilles aux arbres de ces provinces. Et que le fumet de ces préparations aux sels acerbes

chagrine la prunelle de tes yeux, et que ces affligeants brouets mijotés dans ta carcasse te suscitent des pensées d'abandon et de désespérance qui te persuadent davantage qu'ici, dans ces sablons aux déveines pernicieuses, tu es l'orphelin de ton ciel.

*
* *

Le soleil tout à coup plongea au fond du pays. On eût dit qu'il voulait éteindre dans la fange des marais lointains sa chevelure embrasée. Et plus de nuit tomba. La lumière lentement se retirait, comme lassée de ses amours sanglants avec les nuages, et ceux-ci montèrent avec paresse vers un incolore zénith.

Le froid tombait et Norbert frissonna dans le manteau troué que son censier avait jeté sur ses épaules. Il s'était nourri, dans la journée, des restes des pains de seigle et d'un peu de châtaignes. Il avait erré sous des chênes en somme bien nains aux yeux d'un Brabançon, et qui laissaient tomber leurs glands dans les mares boueuses où ils miraient les ruines

de leur feuillage. Les porcs grognaient. Ils barbotaient dans les fanges, hurlaient de colère quand d'un coup léger de son bâton Norbert les voulait faire marcher vers les arbres, et les ronflements charnus de leurs groins, avec la chute solitaire des glands dans l'onde, étaient les seuls bruits que le porcher eût entendus depuis les cinq jours qu'il conduisait à leur mangeaille d'automne ses compagnons aux soies crasseuses.

Ah! qu'il avait enduré des souffrances — lui, le terrien des plaines où les moissons sont d'or, et où de douces prairies étendent le duvet de leur pâturage aux mamelles des génisses — dans ce pays fruste! Les feuilles, dans des carrefours sinistres, lui paraissaient des lames de couteaux et les champignons purulents des sapinaies, en embuscade comme des brigands, semblaient vouloir lui cracher leur venin au passage. La terre allait donc refuser la nourriture aux hommes et il augurait parfois qu'il allait mourir là avec la communion ironique du sable sur sa langue fébrile et l'horreur des genévriers ensanglantant son front.

*
* *

Alors, sous le dôme de ce grand temple des douleurs, où les étoiles allumaient les cierges et où les pins prodiguaient leur encens, avec le silence comme prêtre initiateur, il vit la ferme du Brabant (la Campine n'est-elle pas un pays de mirage?) où il avait dit à son père :

— Donne-moi ma part de l'héritage de ma mère, car je veux voir le monde.

Ce soir, la cloche de ce beau village de Brabant sonnait, sonnait à pleine volée pour tous ceux dont il procédait, lui, l'ingrat porcher, issu d'une souche de fermiers probes. La campane qui avait tinté à son baptême, de sons alors argentins et flûtés, cassait des dalles de tombes pour faire revivre, comme une trompette du jugement dernier, les squelettes des défunts qui revenaient s'asseoir à leur âtre, mystérieusement, par cette vesprée unique.

Là-bas, le soleil venait aussi de se coucher; il y avait encore un rai de lueur à l'horizon.

Et dans la cuisine de la vieille ferme,

des lampes à huile, de leurs flammes larges, lentes et maternelles comme des langues de génisses, répandaient une clarté fumeuse. La flamme parfois s'étirait aux coups de vent de la porte, et alors les ombres dansaient sur les grands murs. L'horloge tictaquait, comme tous les autres soirs, mais par cette journée son bruit était étrangement profond, et l'on tressaillait aux cris que lançait sa carcasse en chêne noirci par les ailes des temps qui viennent, de leurs vieux doigts sagaces, pousser aux aiguilles des cadrans. Le grand Jésus-Christ en cuivre, crucifié au-dessus de la cheminée, était plus victimé, ses bras immolés de souffre-douleur faisant saillir des nerfs bistournés et son torse exhibant des côtes sans viande.

Tous les varlets et les servantes étaient réunis autour du long poêle de Louvain, et le père de Norbert, le patriarche de cette famille, les pieds sur les chenêts, parlait des défunts, tandis que son autre fils, Hubert, fumait silencieusement, adossé à la muraille.

« Disons deux ave, deux pater pour ma

femme Marie-Josèphe, qui mourut il y a cinq ans, en fervente chrétienne, dans cette chambre où depuis lors dort son rouet. Prions. »

Le fermier faisait alors un grand signe de croix, de sa dextre sèche.

« Disons deux ave, deux pater pour mon père Nicolas-Henri, qui mourut il y a vingt-cinq ans, foudroyé par l'orage près des meules du champ des réprouvés. Prions. »

Les domestiques ânonnaient des prières, leurs mains noircies par les glèbes croisées sur leurs girons. Leur murmure était lamentable et leurs fronts bas semblaient frôlés parfois par les suaires traînants des revenants qui planaient, évoqués, autour des foyers où s'était épanchée leur vie. Ces souvenirs se psalmodiaient à voix basse et rauque, comme il convient quand on converse avec ceux qui sont déjà dans l'autre monde.

« Disons deux ave, deux pater pour ma mère Catherine-Gertrude, qui mourut il y a dix-huit ans, dans le même lit où ma femme a depuis rendu l'âme, en fervente chrétienne aussi. Prions. »

La cloche sonnait toujours un glas funèbre et lent : elle s'efforçait de résumer les lamentations familiales de tout le village, messagère tintante des vœux pour les trépassés.

Alors le curé entra dans la ferme, tout vêtu de noir. Il s'assit pendant quelques instants comme il le faisait, ce soir exceptionnel, sous tous les chaumes, et avec des gestes mystiques, l'œil voilé, il parla de ceux qui sont au purgatoire.

Quand il eut terminé sa douce catéchèse, il se leva, grave, et mit son tricorne sur sa tête. Le vieux père lui ouvrit la porte et l'air du ciel entra dans la cuisine, émouvant les lampes et inquiétant ainsi les ombres des varlets qui s'étaient levés à la sortie du prêtre.

La robe noire du curé s'effaçait doucement dans les ténèbres et seule la bénédiction de sa main levée en signe d'adieu, avec son regard bénin, se voyait de la cuisine, tandis que les cloches battaient la nuit plus fort, spiritualisées par ce soir des âmes et faisaient au pasteur qui s'en allait vers d'autres foyers un accompagnement surhumain.

Le vieux père reprit :

« Disons deux ave, deux pater pour mon frère Jean-Ghislain, qui trépassa, voilà trois étés, en bon chrétien. Prions.

— Disons deux ave, deux pater pour mon grand-oncle Antoine, car son âme a sans doute besoin de prières. »

Et d'autres furent encore évoqués ainsi, des anciens que Norbert se rappelait avoir vus jadis, pendant ses premiers ans d'enfance, chauffer à l'âtre leurs os que l'âge rendait transis.

Mais il entendit son père dire, la gorge serrée, — oui, il l'entendit, dans la nuit campinoise, à travers les provinces pieuses de cet anniversaire, — il l'entendit dire, avec des larmes :

« Disons deux ave, deux pater pour mon fils Norbert, qui a trépassé pour nous au printemps dernier et dont l'âme court le monde ! »

Et il perçut le murmure de la famille qui priait, qui priait là-bas dans la ferme brabançonne où les vaches lançaient leur tendre mugissement comme pour rassurer leurs maîtres pendant ces fêtes des morts.

Oui, il entendit ce murmure — il l'a juré depuis! — ce murmure religieux susurré pour son propre repos. Cela tombait comme du jubé du ciel nocturne. Cela se psalmodiait comme aux autels de l'horizon sans lumière. Il reconnaissait les voix consanguines qui entonnaient la liturgie de ses péchés et qui faisaient appel, à travers les contrées, aux charités de son cœur. C'était son sang, en somme, qui se lamentait sous ce crucifix de cuivre qui avait reçu l'hommage balbutié de ses premiers pater. Et il ouït aussi, oui, il ouït, comme s'il avait stationné au pied branlant du clocher secoué par la sonnerie des morts, il ouït les glas de sa cloche, les glas qui s'étaient désolés aux trépas de ses proches!

*
* *

Mais la nuit est entièrement tombée. Retourne à tes porcs, garçon! Vois, la lune se lève : elle est louche, ici; elle vient espionner ta besogne, rêveur! Son cadran, rougi par les buées jalouses, te rappelle à tes heures laborieuses.

La cafarde ne mangera pas les brouil-

lards qui planent. Les brouillards d'ici sont trop amers! Elle les argentera de froidure et des hiboux vont se risquer dans cette splendeur déchue.

Tu vas goûter aux plaisirs des nuits, pour lesquels tu as fait se fondre aux mains des maîtresses les ducats de tes pères! Vois : la belle lanterne ironique et pâle! Écoute, écoute, maintenant, toi qui te plains du silence, les cris de mort des crapauds dévorés par les sourds rapaces de la nuit! Contemple, dans l'écrin noir, les froides corbeilles que t'offrent les constellations! Va mirer dans la mare qui luit là ta face appropriée à la fête de ce soir!

Norbert, lentement, descendait de la dune, frissonnant dans les ténèbres, et il alla à tâtons, les pieds perdus dans la bruyère où des enfoncements dérobaient le sol à ses pas, vers sa cabane construite en planches de sapin.

Il se disait :

« J'ai fauté. J'ai péché contre mon père. Les passions qui dardaient dans les caves de mon âme des yeux de chacal, les passions voraces, je les ai attachées au char

de ma vie et cet attelage a écrasé tous les cœurs qui m'aimaient. J'ai froid. J'ai faim. Mais j'ai fauté. Et puisque mon père dit pour moi des prières et puisqu'il a pleuré sur mon âme damnée en ce jour des morts, je retournerai là-bas, près de Ternath, en Brabant. J'irai réchauffer mes doigts gourds aux flammes de l'âtre. J'irai verser en ma poitrine l'hydromel des varlets. J'irai croiser les mains aux bénédicités paternels. Demain, aux premières lueurs de l'aube, je conduirai mes porcs au censier mon maître. Je lui rendrai son couteau, le rameau de la fermière, le manteau de l'ancien porcher. Je quitterai ces terres trop dures qui dessèchent avidement mes chairs. Je ne veux plus de ce ciel pesant sur ma poitrine. Là-bas, l'air est tendre. Les grands chevaux de la ferme font résonner leurs fers sur le pavé. »

Norbert arriva à l'enclos où gisaient les porcs durant la nuit. Il trébucha sur un de ces animaux qui se prit à hurler de fureur.

Une odeur de purin rance prit le porcher à la gorge. Ses pas hésitants froissaient des tétines de truies vautrées — et il se

coucha sur le sol humide, dans une hutte plus modique que celle des bûcherons de la forêt de Soignes, et il aperçut, entre les planches mal jointes, l'éclairage des étoiles qui lui servaient de veilleuses, tandis qu'un très froid rayon de lune, se glissant par les mêmes ouvertures, vint éclairer la nudité de la terre revêche sur laquelle il étendait ses membres lassés — et qui lui parut comme le cadavre glacial d'une morte à laquelle il eût pu demander en vain pendant des siècles un baiser passionné.

*
* *

Le lendemain, quand il eut remis au censier les vêtements et les insignes humiliants de sa profession abhorrée, il prit la route campinoise qui mène vers le Brabant.

Les feuilles tombaient en abondance des arbres. Celles qui n'avaient pas encore chu étaient d'un jaune pâle d'or morbide. Seuls les sapins faisaient résonner, en basse sourde, le vert sombre et tenace de leurs aiguilles, dans la symphonie exsangue, mais sans flûte et sans viole d'amour, du paysage malchanceux.

De graves plaines, de la hargne dans leurs replis, s'étendaient devant le voyageur. Le sol boueux se vengeait en esquintant les jarrets du piéton, de la honte de se voir foulé.

Oh! va! retourne à tes génisses! Mais auparavant, vide la lie de nos chemins impraticables! Égare-toi dans ces sentiers hypocrites qui se perdent soudain, enfonce-toi dans ces tourbières ou dans ces ravins emplis de feuilles mortes! Tu ne reviendras plus à travers les genêts et ta sentinelle étrangère ne veillera plus le soir sur les bruyères!

Norbert, bientôt, dut mendier son pain. Il frappait à la porte des fermes, et des chiens pareils à des loups attachés aux portes des étables, hurlaient à sa lamentable mine. On se le signalait dans les villages :

« Un vagabond! »

Norbert avait beau dire :

« Je suis chrétien comme vous. Je suis l'enfant prodigue qui retourne chez son père. »

Les femmes se reculaient en haussant

les épaules et les hommes fronçaient les sourcils.

Un vieux lui dit :

« Si tu es réellement l'enfant prodigue, qu'avais-tu donc à jeter ton or à des filles de joie? Pourquoi as-tu bu du vin? Dans tes yeux, je vois des regards de réprouvés! Va! Tu es l'homme des mauvaises rencontres du soir, à la lisière des bois! »

Et Norbert mangea des racines, des glands et des châtaignes. Il étancha sa soif à l'eau des rosées et des brumes. Il fit la dure connaissance des aires humides des granges en ruine où il gîtait les nuits. Les coins tragiques des grand'routes qui s'entrecroisent en des carrefours plantés de croix commémoratives de crimes et de morts, les trous sinistres creusés dans les sables, les taudis des mendiants et des tueurs de grands chemins, le reçurent esquinté et il y accomplit des sommeils fiévreux, l'estomac vide, en entendant chanter les anges du paradis d'où il était banni. Parfois des désespoirs plus anéantissants que des cauchemars s'emparaient de lui devant les étendues qu'il avait encore

à traverser pour regagner les campagnes maternelles. Des moulins en bois noir, bien rares dans ces régions, lui signifiaient de l'horizon où ils profilaient leurs ailes :

« Tu viendras mourir au pied de cette croix que j'élève ici pour les repentirs de ton agonie ! »

*
* *

Mais à Ternath, en Brabant, l'été semblait ne pas vouloir finir. L'air était toujours doux sur ces collines et l'atmosphère trouvait sans cesse, aux points cardinaux, des caresses à mêler aux vents qui lutinaient les feuilles lentement tombantes et pareilles à de beaux regrets d'or.

Les vieillards aimaient à répéter :

« C'est un novembre exceptionnel !

Aussi ce fut pour lui un midi suave que le midi où Norbert découvrit la région où sa famille avait depuis des siècles cultivé les champs.

Le ciel était mol, avec des bleus de soie que les gris des nuages enjoaillaient de lentes stries légères montant vers le soleil. Plus loin, de petites nues laineuses évo-

quaient des souvenirs de bergerie et les zénith radieux faisait resplendir comme des châtons les blancs moulins à vent éparpillés dans le paysage poudroyant de jour.

Il était temps que l'enfant prodigue respirât à nouveau cet air natal. Ses joues se creusaient, ses jambes fléchissaient sous lui et la peau de son ventre se tendait comme celle d'un tambour. Il exhalait l'odeur fiévreuse des marches forcées, son teint s'était cuivré à des ciels sans abri et dans ses yeux déjà perçait la lueur qui éclaire les regards des fauves et des rôdeurs de grands chemins. Il s'appuyait sur un bâton cueilli en une chênaie lointaine et ses souliers éculés et ses loques dépenaillées faisaient sécher sur leur cuir fendillé et leur trame sordide les crachats que la boue réserve aux pauvres sires. Il avait été, comme les feuilles, le jouet des vents. Les pluies avaient fouetté en mégères sans pitié ce nourrisson perdu de la plaine. La nature s'était vengée dans un accès de révolte sauvage, contre ce pèlerin des grand'routes, des humiliations de la

charrue et de la herse. Ses mains tremblaient encore des luttes contre les horizons, contre les nuits, contre les ouragans, et sa barbe longue et sale, les rides de son front et la grimace de sa bouche amère disaient que les atmosphères hurlantes de son voyage lui avaient infligé, avec les morsures des bises nocturnes et les contacts des sols où ses os quémandaient de vains répits, trente années de vieillesse. Il semblait près de mourir comme les vieux joueurs d'orgue et un peu de la sombreur qui règne au soir, par les temps hivernaux, dans les hautes branches des grands arbres sans feuilles, paraissait tomber comme un voile sur sa tête.

Il descendit vers son village, par un chemin aux bords duquel rougissaient quelques baguettes d'osier. Les perches à houblon, réunies en sortes de faisceaux, parsemaient le flanc des coteaux de cônes bruns, et le blé récemment semé, dans l'attente de la neige, couvrait les champs d'une couche fine de vert éclairci. Des maisonnettes jetées à profusion à travers la campagne tranchaient, par le rouge de

leurs tuiles et par leur chaume, sur le vert engourdi des plantes aux apprêts d'hivernage et des rustauds qui venaient d'arracher les derniers navets les conduisaient à leurs cabanes sur des brouettes.

« Les souvenirs de la nuit des morts ont été chassés », se dit Norbert.

Oh! la rédemption! Quand Jésus sortit de sa tombe pour monter au ciel en éclaboussant de lumière les Juifs et les soudards qui veillaient autour de sa dalle, les calvaires de ses souffrances lui parurent beaux comme les jardins des Hespérides sous un souffle de transfiguration aimante et mystique. Il vit les cabanes des sentinelles s'aurer ainsi que des chapelles et les tilleuls qui l'avaient vu portant la croix s'endiamantèrent à ses regards. Sa croix elle-même d'ailleurs, et celle des larrons, au lieu des gouttes de sang qu'il y avait versées, pleuraient des larmes d'or et de vermeil, et des légionnaires éblouis se frottaient les yeux au bas des collines où s'accomplissaient les miracles.

Norbert aussi ressuscitait! Jamais il n'avait vu la nature aussi splendide. A ses

yeux fiévreux, des fleurs de trèfles, encore épargnées, se magnifièrent comme des calices de rubis. Des sons de cloches résonnèrent, aux portes de son cœur fatigué, des pâques angéliques.

« Mais j'ai fauté, dit-il. Et sous ces chaumes qui ont couvé mon cœur, il est des êtres qui me maudissent. Ah! oui! J'ai fauté! Ma terre me semble accueillante. Mais je suis illusionné! Il est un seuil où je m'irai cogner! Les frimas de mon départ l'ont fait plus dur que la glace! »

Il gravit un chemin aux blancs pavés, où l'air était pénétré d'une senteur de buis. Au sommet de la côte, une forge allumait sa flamme joyeuse et ses murailles en briques se grisaient d'un rayon de soleil vraiment diamantin. Un vigoureux cheval, à la croupe luisante, était enfermé dans le travail et tandis qu'un gamin, pour ranimer le feu, faisait jouer un grand soufflet noir, le maréchal ferrait la bête et son marteau chantait clair à l'entrée du village.

O le merveilleux concert qu'ouït alors Norbert!

Le couchant s'annonçait, bienfaisant,

tout voilé de rose, et le bruit d'une placide vie champêtre montait dans les airs.

Au loin, Norbert comptait les clochers connus; il revoyait, à l'horizon, les bosquets d'arbres qu'il avait si souvent contemplés et où il avait rêvé, en d'autres années, d'aller cueillir des fleurs et de se baigner dans l'eau des sources.

En ce pays bien connu et que Norbert avait pratiqué comme sa propre âme. la vesprée tenterait en vain de susciter des mystères. Le ciel, pour lui, n'avait pas de réticences et les chemins n'aboutissaient pas à des énigmes de désert.

O le merveilleux concert! Voici la ferme toute blanche qui sourit entre les pommiers du verger! Voilà l'étable et voilà l'écurie! Voilà l'aboi des chiens familiers!

Ah! ceux qui dans les régions féeriques ont trouvé les trésors des fables au fond des vallées au nom légendaire, ceux qui ont découvert des princesses endormies dans les profondeurs des forêts, les navigateurs abordant à des îles couvertes de temples et de palais, ah! tous ces rencontreurs de prodiges n'ont pas eu l'âme plus

bouleversée que Norbert quand il revit, dans le soir brabançon, la demeure vers laquelle il cheminait depuis des jours! Une lumière déjà brillait à l'une des petites fenêtres. Des vaches, suivies d'une servante, rentraient, pataugeaient à travers le fumier de la cour. Elles effarouchaient les coqs et les poules, qui d'ailleurs déjà sautillaient en criaillant sur l'échelle conduisant à leur réduit, tandis que les pigeons revenaient des lointains vers la tourelle de leur colombier. Les prairies, à l'entour, s'endormaient, le cuivre du couchant sur leur sein verdissant.

O le merveilleux concert! Les hirondelles n'émigrent donc pas en octobre dans la province de Brabant que le ciel est encore griffé de leurs cris? Les alouettes ne se piètent donc pas dans les sillons aux approches de la nuit, que le firmament est si ruisselant de musique? Le rossignol est donc devenu, ici, aussi indigène que le laboureur, car son chant résonne encore? Des sons pareils à des notes de flûtes s'élèvent de partout. D'étranges haut-bois y ajoutent l'expression de leur âme mélan-

colique, tandis que s'épanchent les phrases intenses des violons du soir. Oui, tout résonne mirifiquement aux oreilles de celui qui revient, et les grands peupliers de la ferme prennent des allures de grands ménestrels.

Et voilà que soudain le vieux Nicolas-Joseph lui-même parut le long de la route. Il marchait lentement, semblable à un bon patriarche, et des boucles de cheveux blancs s'échappaient de dessous sa casquette de drap. Appuyé sur le bâton qu'il remisait le jour près des étriers, des brides et des selles pendus aux murs de la cuisine, il allait s'assurer, aux alentours de la ferme, si l'on faisait bien rentrer les bêtes aux étables.

Oh! c'était bien celui qui avait dit, le jour des morts :

« Prions pour mon fils Norbert, qui trépassa pour nous l'an passé et dont l'âme court le monde! »

Oui, c'était lui, et Norbert s'aperçut que depuis son départ une vieillesse plus rapide avait courbé l'échine de son père.

Mais tandis que le pays frissonnait sous

le baiser de ce soir paisible d'hiver, tout parsemé de chaumières, et que le soleil rouge s'arrêtait au couchant, le père s'arrêta, voyant son rejeton maigre comme une perche à houblon, plus sauvage qu'un loup après vingt jours de neige, et il alla à lui, les bras ouverts.

Et comme le fils tombait à genoux en disant : « Mon père, mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils », le père l'embrassa, héla ses serviteurs et leur dit ces paroles, si belles que les saintes Écritures les ont transcrites pour la mémoire sacrée des hommes :

« Apportez promptement la plus belle robe pour l'en vêtir, mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds; amenez un veau gras et tuez-le ; mangeons et faisons grande chère, parce que mon fils que voici était mort, et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé. »

On avait dépendu des poutres de la cuisine de solides pans de lard qui y pendaient. Et des poulets qu'on avait tués et plumés pour le repas du dimanche qui

était proche brunirent leurs chairs blanches aux foyers où la graisse tombant par gouttes suscitait des flammes vives et blanches.

Cependant des valets étaient allés à l'étable pour obéir aux ordres de leurs maîtres, occire le veau gras, en dépecer la chair savoureuse et la faire griller aux feux ardents de l'âtre.

Des cruches en grès s'emplissaient de la bière fraîche des celliers et le vieux Nicolas-Joseph donna une clef à la cuisinière en disant :

« Descends avec la lampe dans la petite cave et prends quelques bouteilles de vin de Bourgogne, que tu apporteras soigneusement. »

Mais le fils aîné, qui était aux champs, revint, et lorsqu'il s'approcha de la maison, il vit toutes les fenêtres éclairées comme aux soirs de Noël. Il appela un serviteur et lui demanda ce que c'était.

Le serviteur dit :

« Votre frère est revenu et votre père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré sain et sauf. »

Hubert fut indigné et ne voulut pas entrer dans la ferme; le père sortit et se mit à le prier.

Hubert répondit :

« Voici tant d'années que je vous sers, je n'ai jamais transgressé un de vos ordres et vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour me régaler avec mes amis. Mais dès que votre fils, qui a dévoré son bien avec des prostituées, est revenu, vous avez tué pour lui un veau gras. »

Mais le père reprit :

« Mon fils, vous êtes toujours avec moi et tout ce qui est à moi est à vous; mais il fallait faire un festin et nous réjouir parce que votre frère que voici était mort et il est ressuscité; il était perdu et il est retrouvé. »

Alors Hubert entra. Le soir était tombé sur les chaumes. Et une vieille du village qui filait à sa fenêtre, à la lueur d'une lampe à huile, affirme qu'elle a vu en cet instant un ange, dont la traîne emportait avec elle des miettes d'argent de la Voie lactée, descendre vers la ferme.

Les Convertis des Dunes

A Ernest Verlant.

Les mendiants, les rustres, les artisans erraient par les dunes, comme des brebis sans berger.

Ils marchaient avec hésitation à travers les sables mouvants, les bosquets d'argousiers, les mousses jaunies.

Cependant le temps était superbe. La mer se bleutait et au loin les voiles se gonflaient d'or par-dessus l'héroïsme naval des barques qu'assaillait l'écume en écharpes blanches.

L'hosanna d'un beau jour s'entonnait au firmament et des mouettes pâles d'espoir descendaient des plages lointaines dont

elles rapportaient la douceur et la paix.

Une clarté irisée montait de l'océan et s'épandait dans le paysage, prodiguée par les perles des ondes qui scintillaient au ras des flots.

Et du sommet des dunes, à travers l'air vibrant et vif comme un nœud infini de serpents de lumière, on apercevait des villages joyeux éparpillés dans l'écrin azuré du ciel.

Mais les mendiants perdus dans les dunes se lamentaient.

Leurs âmes étaient plus pauvres encore que leurs corps. Des guenilles battaient leurs cœurs. Leurs mains tendues tremblaient de froid sous le soleil flambant.

A l'ombre de leurs feutres rapiécés et rincés par les averses, clignotaient des yeux fébriles de hiboux effarés aux midis. Ces gueux avaient parfois des gestes hagards d'aveugles égarés, et de lamentables humilités courbaient leur épine dorsale.

Quelques-uns se traînaient, vraies limaces humaines dardant des regards de pitié, le long du flanc vierge des monticules tachetés de mousses cuivrées. Ils sentaient la misère

des taudis; leurs mains étaient plus sèches que des yeux d'osselets et leurs lèvres, qui avaient communié aux poussières des grand'routes, aux gels des granges, tremblaient de la malechance des aumônes quémandées. Ci et là, sur leurs loques qui s'accrochaient aux épines d'argousiers sans charité, le soleil leur faisait don d'un peu d'or ruisselant sur la trame caduque dont ils couvraient leur peau malade et leur squelette vermineux et transi. On eût cru qu'ils étaient sortis des plaintes que murmurent les pauvres aux porches des cathédrales et qui font planer sous les nefs d'invisibles anges d'angoisse. C'étaient presque des morts, — tant la vie avait été avare pour leurs veines, — des morts chassés des cimetières par des fossoyeurs surmenés à bêcher la terre de leurs pelles sans vergogne, des morts épouvantés par les paons du zénith, dont les queues se mêlaient aux faisceaux de rayons d'un Phébus triomphal et dont les longues plumes flattaient, comme des éventails d'esclaves passives, le front d'un beau jour jaillissant de la mer et des dunes.

Les artisans, sans doute, étaient plus certains de leurs pas à travers ces trous que les lapins forent dans les monts de sable qui bornent les côtes. Un sang plus franc éclairait leur visage et leurs muscles avaient acquis de la vigueur au port des ballots, aux manœuvres des fabriques. Pourtant leur échine était courbée et l'on se demandait quelle malédiction tombait sur leurs épaules, comme un éclair dans ce ciel sans nuage. Mais ils se plaignaient que leurs métiers restaient mélancoliques. Avec des yeux sans reflet de bonheur. ils avouaient des détresses rongeant les entrailles de leur vie. Des beffrois d'épouvante, là-bas, des beffrois muets, des beffrois ténébreux hantaient leurs horizons sans tocsins. Les toits des ateliers, les voûtes des halles leur étaient des dalles de tombeaux. Ah! les villes sont des caves sans étoiles, et la boue des ruelles éclaboussait leurs âmes.

Les rustres arrivaient bercés par la tristesse des grillons, le front bas, laissant à la garde des seuls chiens et des enfants sans rêve, les trèfles aux fleurs rouges, les jardins

rustiques où les pommes vermillonnent les rudes verdures de leurs chairs faraudes, et les chaumines aux chaumes d'émeraudes et de paille.

Ils étaient sourds aux angelus et la sueur des champs leur était plus amère.

*
* *

Et ils étaient venus de partout : de Veurne, dont les tours très anciennes, là-bas, content leur histoire à l'horizon recueilli, — d'Yperdamme, la cité où vivait naguère Marie-Madeleine et où revinrent les pêcheurs qui avaient accompli la pêche miraculeuse, — de Coxyde, le beau village aux moulins enrichis, — d'Ostende, la bourgade philistine des potentats et des courtisanes. Ils avaient quitté les porches des cathédrales, les sombres porches d'humilité sous les madones de pierre, sous les christs aux figures penchées, pleurant dans leurs barbes byzantines et regardant saigner leurs pieds raidis. Ils étaient sortis des bouges des villes où des orgues de Barbarie trop surmenés semblent les cris de détresse des ventres sans nourriture et

des existences sans miséricorde. Ils avaient dit adieu à des canaux qui se plaquent de bitumes en guise de nénuphars et dont les quais profonds, mordus par les ruelles, se bordent de bastringues lépreuses de vice, avec les fenêtres basses regardant sordidement passer des bateliers qui rêvent aux prairies et aux alouettes des bords de l'eau. Là-bas, sous les poutres et les tuiles, restaient leurs grabats fiévreux et la nuit tombant sur la ville se blesserait ainsi que chaque soir, à des lanternes équivoques et saignantes dont les attouchements parfois frôlaient leurs épaules, lorsqu'ils rôdaient aux noirs carrefours.

Ils étaient venus des champs. Ils étaient venus des ports. Ils avaient abandonné de grands navires dont ils portaient l'odeur et le travail dans leurs vêtements goudronneux, de grands navires aux oriflammes triomphales au-dessus des bassins hanséatiques, mais auxquels s'accrochait leur labeur haletant comme l'attachement souffrant des damnés à des carènes infernales. D'autres avaient foulé les ornières des grand'routes, après avoir remis des fléaux

et des fourches au repos sur l'aire des granges, après avoir vu les moissons vouées aux faux prochaines s'inonder de lumière.

Ah! le miraculeux pèlerinage!

Ils erraient dans les dunes, car ils savaient que le prophète s'était retiré près de la mer pour prier.

Souvent ils avaient vu sa figure blanche comme un viatique passer par les villages, les prés et les villes. Ils avaient ouï à son sujet des histoires étranges et belles, descendues dans leur âme comme un ange inquiétant; et depuis lors ils étaient anxieux et farouches.

Un bonheur aussi radieux qu'une fée s'était assis en hôte bénin aux foyers élus de ceux qui avaient senti sur leur front la main amène du prophète.

Mais la flamme de leur propre âtre, à eux les parias des fois qui blanchissent, était sans mystère et sans sérénité. Ils n'entendaient pas les cantiques qui se chantent au-dessus des chaumes par les belles nuits. Ils ne voyaient pas des couronnes surnaturelles s'endiamanter des étincelles

des bûches, sous leur crémaillère rougie. Aucune aile de chérubin ne battait de ses plumes d'argent les rayons des lunes mystiques, et les saint Nicolas aux barbes débonnaires ne descendaient pas dans les cheminées de leurs rêves. Leur esprit leur semblait plus souterrain que les taupes, plus ingrat que les bruyères qui n'enfantent pas de fleurs, plus froid que la mer par les brouillards de glace.

Quand ils se trouvaient dans de grandes plaines, aucune voix ne s'élevait des horizons. Il n'y avait pas de légende en leur âme.

Non, jamais, dans les jardins champêtres, les tournesols d'or dans la nuit ne leur avaient fait songer à des cœurs voilés de martyrs. Les sons des angelus ne prenaient pas à leurs oreilles des envols sublimes. Les blés qui ondulent au vent, ce peintre à palette magique, ne leur suggéraient pas de souvenirs de traînes de Vierges ascendant aux cieux. Les cloches des églises et des beffrois ne leur communiquaient pas d'héroïsme et les tours des cathédrales au couchant n'affichaient pas à

leurs yeux ces vermeils lourds de mélancolie qui sont les adieux mélodiques des régions qui s'endorment au loin.

Oh! non, il s'élevait des murs de tombe autour de leur poitrine. Des fantômes de glace, qu'ils ne pouvaient chasser, descendaient les spirales de leurs prunelles. Les cimetières désolés de leur vie étaient plantés de croix frigides. Quels archanges déchus, armés de boucliers noirs, empêchaient la lumière d'arriver à leurs cils endeuillés? Et ils étaient pris du vertige des ténèbres, et les gouffres obscurs leur envoyaient les désespérantes bouffées de leur vide diabolique.

Alors ils étaient venus, éparpillés comme une armée en déroute sous ce beau soleil, pareils à des hiboux lâchés dans l'azur.

Les dunes solitaires sont habitées aujourd'hui! Leurs grands amphithéâtres sont fournis d'acteurs qui y jouent un drame de misère. Une tragédie se déroule dans les sentiers où passaient seuls les enfants des pêcheurs, la tragédie de ceux dont l'âme et sans lumière. On dirait que de l'ombre est tombée sur les pentes can-

dides qui s'argentaient dans les lointains. Le paysage vierge est violé! Où seul le jour mettait des baisers, sur la chair rosie des dunes au matin, dans les plis que caressaient les vents de leur souffle, les souliers éculés des manants, les pieds sanglants des pauvres impriment leur effigie.

*
* *

Le prophète s'était retiré sur le sommet d'une grande dune. De là se pouvaient contempler le pays et la mer.

Les villages dressaient leurs clochers dans la plaine et la rumeur montait des flots.

Trois apôtres étaient près du divin personnage. Ils avaient allumé un feu et se préparaient à faire frire, sur de grands coquillages, des soles fraîchement pêchées.

La fumée du repas qui se préparait montait doucement, comme de la cheminée d'une chaumière, et près des hommes se trouvaient cinq pains jetés dans l'herbe.

L'air âpre du large avait hâlé la figure des apôtres, mais le prophète conservait

son lumineux visage, encadré de fins cheveux d'or. Il était assis sur un banc de sable, ses doigts se jouant de quelques frêles violettes, maigrichonnes et pauvres, qu'on trouve parfois dans ces superbes régions sans fleurs. Ses yeux disputaient sa clarté au ciel, qui vêtait les personnages de manteaux radieux et mettait sur leurs joues et leurs nuques un duvet de lumière.

Le prophète portait une robe de lin blanc et un sourire de souffrance et de miséricorde venait parfois effleurer ses lèvres où jamais le fiel du méchant ou l'impureté de la chair n'avaient imprimé leur signe haineux et pollu. Il était silencieux, ses pieds nus chauffés par le ciel, et un peu de l'atmosphère mystérieuse des espaces nimbait son corps d'un fluide énigmatique, plus sade qu'un son d'orgue.

« Pierre, l'angelus va sonner », dit un des apôtres.

Pierre était agenouillé et il soufflait sur la flamme attaquant les soles grésillantes.

« Voilà des barques qui rentrent. La marée est haute. »

En effet, les flots venaient mordre la base des premières dunes, et leur large et bouillonnant ourlet étendait des arcs-en-ciel sur la plage submergée. Au loin des phares se dressaient, et l'énergique odeur de la marée parfumait une atmosphère au ton sonore et éblouissant.

« Je vois des hommes, dit Jacques, qui marchent vers nous à travers le pays. »

André se fit une visière de sa rude main mordue par les airs salins :

« On dirait des pauvres, et ils tâtonnent comme des prisonniers qu'on viendrait de jeter dans de noirs cachots. »

Le prophète dit :

« Laissez venir à nous ceux dont le cœur est sans rayon et dont les orbites sont emplies de ténèbres. »

Et Pierre alla encore arracher des herbes, pour les jeter sur le feu qui flamba clair dans le midi.

Jacques ajouta, sa barbe dans la main, en regardant le repas brunissant :

« Bah ! ce n'est peut-être qu'une troupe de forains et de somnambules qui se rendent aux kermesses d'Ostende. »

Mais les hommes approchaient et on pouvait les voir se montrant la dune où le prophète était assis.

Comme la marée était haute et que des barques avaient échoué sur la plage, déjà des femmes de pêcheurs gagnaient les villages des côtes avec des hottes emplies de crevettes, de raies ou de harengs. Elles se hâtaient en apercevant la foule et l'on voyait bientôt au loin leurs épaules courbées sous le faix des poissons disparaître dans les larges sinuosités des sables.

Du côté de la mer, d'autres barques encore approchaient de la terre, des bandes de canards blancs passaient au-dessus des flots et un voilier avait dressé sur l'horizon sa mâture vibrante encore des luttes contre les souffles des mondes maritimes, et pareille à des lances brandies dans la victoire, et qui ont résonné sous les assauts des pertuisanes. On distinguait les cordages de ce navire, sa proue où une sirène au torse nu soufflait dans une conque, tant l'air était sans tache par ce jour extraordinaire.

*
* *

« Christ! Christ! nous avons faim! »

Une mélopée montait dans les dunes. Les misérables arrivaient.

Pierre dit :

« Ce sont des pauvres. Voilà celui qui mendie sous le porche de Notre-Dame à Veurne! Voilà le passeur d'eau du canal de Nieuport! »

Ils étaient proches maintenant, avec leurs besaces vides et leurs bâtons tâtonnants, et ils murmuraient craintivement, faisant un bruit timide de frelons par des soirs tristes :

« Christ! Christ! nous avons faim! »

L'angelus sonna dans les villages des environs. Les apôtres se mirent à genoux. Sur la plage, des pêcheurs qui débarquaient leurs pêches ôtèrent leur chapeau de loutre.

Les pauvres continuèrent leur plainte identique.

Et rien ne fut plus poignant que ces voix de clochers lointains dont le souffle argentin caressait le sommet des collines

et des chaumières, et qui passaient sur ces souffrances sans lénifier leurs gémissements. Les plaies trop voraces et malignes ont soif de baumes profonds.

Alors il se passa une chose étrange et douce.

Le prophète dit aux apôtres :

« Prenez ces pains et distribuez-les à ces hommes. »

Les apôtres furent surpris. Ils regardèrent le Christ et Pierre dit :

« Ils sont peut-être mille et il n'y a que cinq pains jetés dans l'herbe. »

Le prophète redit :

« Prenez ces pains et distribuez-les à ces hommes. »

Alors il prit lui-même un des pains et il le rompit de sa main blanche.

Les apôtres ramassèrent les autres pains et dévalèrent de la dune avec des gestes étonnés, et ils s'arrêtèrent même sur la pente de la colline où le soleil dessinait leurs ombres hésitantes, et ils se confièrent :

« Mais ces gens vont nous croire des fous ! »

Lorsqu'ils arrivèrent près des pauvres, ils furent plus étonnés encore. Car dès que le prophète eut rompu le pain, des lumières inouïes irradièrent pour les affamés dans cet après-midi miraculeux. La blanche nourriture à l'amène levain brilla en étoile qui magnifia le geste du Christ et le transfigura comme s'il eût offert en pâture sacrificatoire la poitrine sublime d'un dieu. Ils y virent une aurore, des lys, des yeux de vierge. Des jardins fleurirent leurs vues, avec des avenues ouvertes dans l'azur et bordées de lauriers d'or. Des fugues lucides jaillirent des fragments farineux en gerbes propagées jusqu'au ciel.

Le geste avait vêtu d'un halo le Jésus rupteur. Une annonciation faisait sonner ses cloches rédemptrices autour de son visage, dont la chair s'auréolait plus féerique qu'un lever de soleil sur la mer. Les pauvres se rappelèrent soudain les jours de Pâques, quand les orphelines vont à la messe, les Noëls innocents dont les neiges couvrent les villages de joies d'enfants et d'aubépines de mai. Des larmes qui n'avaient encore mouillé leurs paupières,

jusqu'ici rougies par les seules douleurs de leurs membres réprouvés, jaillirent sous leurs cils, tandis qu'ils entendaient maintenant le chant virginal des dunes et que le murmure de l'océan leur ramenait en écho prestigieux les derniers sons de l'angelus éteint.

Ils ressentirent la volupté des convalescents qui se promènent dans ces sentiers de printemps. Et les maisonnettes des pêcheurs souriaient dans le paysage où les collines de sable offraient des nappes d'orfroi. Ils s'aperçurent que le ciel était profond et ils y laissèrent monter leur âme, aussi lentement que les alouettes qui s'élèvent des labourés, et ils entendirent qu'ainsi que ces oiseaux des matins sans nuages, leurs âmes à cette heure chantaient.

Le voilier tantôt apparu doucement approchait de la côte. Il leur parut l'image de leur salut abordant aux plages reposantes. Avance, beau navire doré par nos rêves ! Ses voiles sont enflées par des chœurs invisibles. Il apporte les parfums et les musiques des pays qu'on espère voir

un jour. Avance, beau navire doré par nos rêves! Sa proue fend sereinement la mer. Il n'est plus de souci parmi ses cordages et le port va s'ouvrir.

Et les apôtres, hésitants, disaient aux pauvres :

« Christ nous a dit de vous donner ces pains ! »

*
* *

Les mouettes revinrent planer au-dessus des dunes. Les soles grésillaient toujours sur le feu flambant. Les pêcheurs de la plage continuaient à décharger leur marée et certains enfonçaient, à coups de maillets, de l'amadou dans les jointures des barques échouées.

Un petit village perdu au milieu des sables s'animait un peu à l'heure du midi. Quelques maigres peupliers y mettaient une verdure morbide, mais précieuse aux yeux qui ne voient que le large des mers ou le désert des côtes. Des filets séchaient sur les haies. Un chasseur passait sur la chaussée, avec un chapelet de bécassines à l'épaule. Dans un jardin étalé là-bas

comme un tapis, un vieillard cueillait des fruits. Des hommes chaussés de hautes bottes, en vareuse bleue, se promenaient çà et là entre les chaumines, une pipe aux dents. D'autres revenaient de la mer par un sentier, et des enfants jouaient sur la grand'route. Les fumées tire-bouchonnaient au-dessus des cheminées.

Au fond de l'horizon, le grave bourdon de la tour de Veurne sonnait à toute volée. Et déjà des mendiants s'en retournaient par le pays de Flandre conter la bonne nouvelle de leur foi.

Ah! par les beaux chemins où les roses trémières fleurissent dans les jardins, où les fauvettes trillent dans des cages pendues auprès des chaumes, par les beaux chemins où l'on voit des marguerites larges comme les grands champignons s'épanouir dans des prairies vertes, et où l'on rencontre des troupeaux bêlants qui vont à la pâture, il est bon de fouler la terre, quand on a l'âme sereine et que nulle ombre ne jaillit plus des moissons d'or. C'est que les choses alors ont de si beaux secrets à vous murmurer dans le paysage qui se trans-

figure! Il gît au fond des prés, dans le taillis des bois, dans les parterres des jardins, des rêveries plus subtiles que leurs parfums. Heureux qui les fait surgir, car il les voit, ainsi que des lutins d'or et des fées diaphanes, accrocher partout où tombe la lumière du ciel d'irréels et superbes bijoux, des visions dressées à ses seuls yeux, et le firmament lui-même n'est vraiment profond qu'à son regard.

Aussi les pauvres qui étaient venus pèlerinant vers le prophète et qui avaient contemplé son geste lumineux ne sentaient-ils plus le poids des maux emplissant leurs besaces. Allègres comme les jeunes roseaux qui bordent les étangs de l'aurore, ils se sentaient couronnés ainsi que des rois.

Il y avait trop longtemps que les ronces ensanglantaient leurs pieds : maintenant les ornières se fleurissaient de roses. Ils retournaient aux porches rongés par les prières des siècles, sous les christs de pierre et les vierges noires des miracles qui les appelaient dans les bourdons des cathédrales lointaines. Les horizons aux

clochers phonétiques leur faisaient des confidences sacrées. Les convertis allaient vers les blanches orgues qui font rayonner d'argent et de mysticité les nefs sombres des douleurs agenouillées. Les doutes du matin s'étaient envolés : ces ténébreux oiseaux s'étaient perdus dans l'azur, et les pauvres marchaient rassérénés dans le beau soleil.

Par les portes ouvertes des chaumines, les horloges faisaient entendre le tic-tac d'heures tendres et tranquilles. Les fleurs étaient resplendissantes dans les jardins. Les vignes qui grimpaient aux façades des masures s'auraient à la transparence de l'air. Des enfants paraissaient aux portes, comme des anges naïfs sortant de familiales chapelles pour veiller sur les routes bienheureuses, bordées d'arbres et de fruits, qui conduisaient au paradis resplendissant de ce jour onctueux.

Des joies dominicales, aussi blanches que les fleurs des autels, couronnaient le cœur des pauvres allant ainsi à travers la campagne, tandis que d'autres étaient restés dans les dunes où ils contemplaient

l'homme vêtu de lin blanc, en disant : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde. »

Le Christ était descendu de la dune et lentement, le long de la plage d'où la mer se retirait, il marchait vers Nieuport.

Les lames envoyées par le large câlinement venaient, en s'étendant sur le sable, mourir à ses pieds, avec un doux bruit de caresse.

Il allait au milieu des barques échouées et il causait avec les pêcheurs.

Les trois apôtres le suivaient, encore préoccupés du prodige radieux des pains multipliés.

Ils se disaient :

« Comment se fait-il qu'avec si peu de nourriture il ait rassasié cette foule ? »

Or, vers ces instants, une riche embarcation passa près du bord. Une voile, où l'on voyait un lion héraldique brodé de soie, s'enflait au-dessus d'une proue magnifique et dorée où quelque pharisien orgueilleux avait fait jaillir de sa carène la pompe de son blason.

C'était une barque de plaisance qui

venait d'Ostende et les voyageurs vidaient de grands hanaps en corne à couvercles d'argent. A l'avant, un fou costumé de velours vert jouait de la guitare en chantant des choses joyeuses.

Ils étaient proches du bord et les apôtres les entendirent parfaitement dire, en désignant Jésus du doigt :

« Voilà un homme qui reçoit les pêcheurs et mange avec eux. »

Un autre ajouta :

« Il fait des miracles comme la sorcière de Maldeghem et il se prépare à soulever le peuple. »

Un troisième clama :

« Les archiducs le feront crucifier avec ses disciples. »

Le fou ricana en grattant les cordes de son instrument :

Lorsque l'on crucifie,
Venez ! les jolies filles
Qui avez des amants !
Contemplez les figures,
Les mains percées de clous.
Vous verrez que les hommes
Peuv' exhaler leur âme
Autrement qu'en vos bras,

Dans les spasmes d'amour !
Ah ! ah ! ah !
An ! ah ! ah !

Les apôtres frémirent et des frissons parcoururent leur corps, malgré la douce chaleur de cet après-midi.

« Quels sont ces hommes ? » disait Pierre.

André lui répondit :

« J'ai reconnu des marchands de Bruges, des magistrats de Dam. »

Et ils marchèrent songeurs derrière Jésus, qui laissait sa main blanche errer sur le front d'enfants jouant dans les flaques d'eau de la plage.

Comme le prophète savait que pour croire fortement, il faut avoir douté, il laissa salutairement les trois disciples dans leur crainte et il avança lentement.

Pierre songea quelques instants, en suivant du regard la barque magnifique qui s'éloignait :

« Comment se fait-il qu'avec si peu de nourriture il ait rassasié cette foule ? »

Alors Jésus se tourna vers ses apôtres :

« Vous qui êtes des pêcheurs, levez les

voiles d'une barque et allez pêcher au milieu de la mer. »

Puis il rentra dans la région des dunes, d'où s'éloignaient les derniers mendiants.

*
* *

La barque à l'ancre qu'avait désignée le Seigneur était doucement ballottée par les lames, de sorte que Pierre, Jacques et André entrèrent dans l'eau jusqu'à mi-jambe, puis ils se hissèrent l'un l'autre dans l'embarcation.

La voile fut levée et tournée à bon vent. Les ancres ramenées pendirent le long de la coque, près de la proue.

Lentement balancée, comme une charrue qui forge des sillons et dont l'acier lance des éclairs, la barque fendait les vagues et son ventre s'irradiait d'écume, tandis que sa mâture, armée pour le large, se dressait glorieuse sur le ciel.

Elle fut longtemps en vue de la plage, car il n'y avait pas de brouillard sur la mer.

Puis, après avoir été brillante comme

un joyau tombé dans le désert marin, elle disparut à l'horizon, et là-bas les apôtres jetèrent leurs filets à l'onde et se mirent à pêcher.

Les mailles noires plongeaient dans l'eau luisante, qui se plaquait d'or et de topaze.

Et Pierre redit encore, au milieu de cette solitude où l'on ne voyait plus de phare :

« Comment se fait-il qu'avec si peu de nourriture il ait rassasié cette foule? »

André hocha la tête :

« Qui sait? La farine avait peut-être été moulue dans les moulins de Satan. Cet homme est tellement magique qu'il est des jours où je me dis : « Il a abusé mes yeux « lorsqu'il m'a montré la lumière en laquelle « j'ai cru.

« A cause de lui, les lansquenets et les « hérauts des archiducs, quand ils caval- « cadent dans les champs, nous lancent « des regards de chiens qui assaillent une « biche.

« Il nous arrivera malheur! »

* * *

La journée avait été très belle, mais le soir, quand les apôtres songèrent à regagner la terre, le soleil se coucha étrangement.

Des barres violacées strièrent son globe congestionné de lumière pourpre, et toute la mer éprouva comme un immense et froid frisson de lueur équivoque. Un reflet métallique, mauvais comme l'âme d'un avare, gagna tout le large où brillaient tantôt les flammes nacrées de l'écume.

André se mit debout à l'arrière de la barque :

« Un ouragan se lève là-bas. Fuyons vite, car j'ai peur. »

Mais déjà la houle se faisait sauvage, et vers Dunkerque des escadrons de vagues panachées de gros bouillonnements d'où le couchant tirait comme des gouttes de sang, paraissaient lancées à l'assaut furieux de la côte. Elles se suivaient sans cesse et sans fatigue, roulant un mugissement de rage sourde. Et bientôt, tandis que le soleil plongeait dans des nuées, la barque dansa follement sur la crête des vagues.

Ohé! Ohé! La pluie cingle les visages,

la pluie fouette la mer, en reine orgueilleuse et jalouse. Des paquets d'eau pareils à des loups affamés se jettent sur la barque et l'inondent. Il y a lutte entre le ciel et l'océan. Des gueules immenses s'ouvrent, enragées de bave, sous l'embarcation dont les voiles et les cordes aux abois battent les ténèbres sinistres. Des montagnes liquides la reprennent, comme en des bras de géants colères, pour la relancer vers des nues de terreur. Ohé! Ohé! C'est la mort des pêcheurs qui a ouvert ses grandes ailes de nuit et qui rase, immense mouette noire, la surface des ondes : ses pennes suscitent des révoltes et le large se soulève.

« Pierre! Pierre! Nous allons mourir! »

Pierre, affolé, s'était cramponné au mât. L'eau salée l'aveuglait, et des vertiges noirs, à chaque assaut des vagues, angoissaient sa poitrine.

Déjà les filets et les paniers où les poissons pêchés avaient été recueillis étaient enlevés par les lames.

« C'est lui qui nous a dit de gagner la pleine mer! » hurla Pierre.

Ils se croyaient dans le nuage profond et

crevant d'un terrible orage sans éclair, tant le tapage et l'horreur de cette débâcle suscitaient de formidables déchaînements. Il y avait des coups de canon qui cadençaient l'horreur de cette étrange bataille. Il y avait comme des bandes de pétrels et de vautours qui se cognaient au mât nocturne. Il y avait des yeux de monstres au fond des gouffres, et des voix d'agonie sonnaient l'angelus macabre de ces plaines forcenées.

Mais comme la bourrasque cassait de nouvelles chaînes dont elle frappait les eaux, et que la barque était enlevée comme un ramier dans un ciel de tempête, les fraternels apôtres ne dirent plus un mot. Gémissant, les membres brisés, ils s'étaient affalés sur le bois rêche des bancs où ils s'attendaient à mourir. Leur face était plus pâle qu'un suaire.

Ils regrettaient d'avoir obéi à Jésus et un essaim de pensées amères bourdonnaient autour d'eux dans l'ouragan qui inondait la barque. Avec leurs corps que l'onde allait engloutir, leur foi se noyait et la lumière de leur cœur s'en était allée à la dérive avec

les poissons de la pêche que la mer avait repris.

*
* *

Soudain, au milieu des lames en furie, un être blanc parut.

C'était au loin; il était fait de lumière et caressait d'un reflet fuyant les murailles d'eau colères autour de lui.

Pierre hurla de terreur :

« Un fantôme! Un fantôme! »

Et les trois apôtres se cachèrent la tête sous leur manteau.

Etait-ce la mort qui avançait? A travers les mugissements de la tempête, ils prêtèrent l'oreille dans l'attente des sons de la faulx que la camarde aiguise aux fins de faucher les sanguines moissons de la vie. Leur cœur bondissait dans leur poitrine comme un cerf acculé en un coin de rochers et dont les crocs des lévriers s'apprêtent à déchirer le poil. Le froid de la tombe gelait leurs vêtements, qui se collaient à leurs chairs effrayées.

Et dans l'instant, avec la crainte de sentir leur poitrine fouillée par un fer sans

rémission, des frissons courant le long de leur épine dorsale, ils eurent des visions d'enfance, des visions vertes des prairies de leur passé, au souffle de la tombe qui s'ouvrait pour eux. Leur tête s'éclairait déjà d'une aube neuve, tandis que leurs membres crispés s'accrochaient à leur vie à la dérive. Ils ouïrent des tic-tac d'horloges qu'ils n'avaient plus entendus depuis qu'ils avaient délaissé leur berceau. Ils virent les fleurs de leur jeunesse, les fleurs rustiques de leurs amours lointaines, ils revécurent des jours de soleil : toutes les voluptés de leur vie, toutes les tendresses de leur âme venaient leur donner une extrême-onction étrange et suave. . . .

. . . . . .

Mais c'en est fait. Le pas est accompli. La mort est donc si douce? La barque ne danse plus aux crêtes des flots. Les vagues n'aboient plus à la mort. C'est le repos, un lénifiant repos d'après les fatigues, à la senteur des soirs...

Et Pierre, levant la tête, vit sous un clair de lune de pardon, le prophète debout sur la mer calmée.

L'apôtre fit dans la nuit sereine, qui illuminait ses vêtements mouillés, un grand geste d'effroi, comme on en voit dans les rêves.

Mais Jésus dit :

« Ayez confiance, c'est moi, ne craignez pas. »

Pierre, défiant, répondit :

« Seigneur ! Seigneur ! si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les eaux.

— Venez », lui dit Jésus.

Et Pierre descendit avec précaution sur la surface de l'onde, et comme il approchait du Christ, il lui sembla qu'il enfonçait dans la mer, et il s'accrocha effaré à la manche blanche du prophète en criant plein d'angoisse :

« Seigneur ! Seigneur ! sauvez-moi ! »

Jésus sourit :

« Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Il fit un geste au-dessus du front de Pierre agenouillé ; tous deux montèrent dans la barque qui cinglait vers la côte.

*
* *

O nuit mystique ! Des poissons d'or jaillissent de l'eau le long de la carène. Le ciel fait flamber tous ses cierges.

La lune est pareille à un grand bijou de châtelaine sur de la soie argentée et l'on dirait que le bras invisible d'un grand archange l'élève comme un ostensoir.

Là-bas, les phares prodiguent leurs feux à l'horizon, et voici les dunes qui paraissent attendre le pas des chérubins et les miracles doux.

La barque est lente aux sons de cette barcarole qu'égrène l'infini du Sauveur, et la voile paraît aux apôtres aussi opulente que celles gonflées par-dessus les galères des Césars.

C'est qu'en eux est descendu un sentiment de paix profond et visionnaire.

Eux qui n'avaient pas compris le miracle des pains multipliés ne se demandaient plus :

« Avec si peu de nourriture, comment a-t-il rassasié tant d'hommes ? »

Mais ils se disaient :

« Il est certes d'essence divine celui qui commande aux vagues et qui ramène dans

les âmes ulcérées et pleines de détresse les sublimes harmonies qui font oublier la tempête récente. »

Ils devinèrent le geste bénin qui avait fait taire les flots et qui les avait forcés à se cacher sous les barques, apeurés comme des chiens aboyants mais domptés soudain par leur maître. Et ils revirent Jésus rompant les pains sur la dune. Et la lumière de ce symbole jaillit pour eux sous le beau clair de ces ténèbres.

Le ciel était sans fin et ils entendirent chanter les astres. L'esprit des choses de la nuit se fit pour eux fervent.

Ils approchèrent de la côte.

Quelques pêcheurs circulaient avec des falots sur la plage. Leur luminaire arrachait des éclats au sable, et eux-mêmes venaient nuitamment surveiller leurs barques et quelques-uns comptaient les lanternes des embarcations qui voguaient sur la plaine des eaux.

Jésus et ses apôtres, qui étaient restés silencieux, descendirent sur terre et les apôtres pleurèrent les mêmes larmes qu'avaient pleurées les mendiants et les

pauvres à l'heure de la conversion des dunes, quand ils entendirent le prophète dire aux pêcheurs :

« Heureux celui qui possède la foi et la légende ! Car sa poitrine est une cage sans cesse chantante d'où partent les consolations des plus beaux rossignols. »

FIN.

4523 4 224

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

CE

a39003 003497855b

CE PQ 2607
.E4R4 1893
COO DEMOLDER, EU RECITS DE N
ACC# 1233037